

Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste



● À LA PRISON DE RENNES :

ON EST MIEUX LÀ
QUE DANS L'EURYDICE!



REISER

EP 9520

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

<p>AIN YOYONNAX GROUPE LIBERTAIRE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>ALLIER MONTLUÇON - COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêche, 03-COMMENTRY.</p> <p>VICHY GROUPE LIBERTAIRE DE VICHY Réunions régulières le 1^{er} et 3^e lundi du mois. S'adresser 40, rue A.-Covy, 03-Bellerive.</p>	<p>HAUTE-NORMANDIE FECAMP - CRAVENCHON BOLBEC - LE HAVRE DIEPPE - YVETOT - ROUEN ELBEUF - EVREUX LOUVIERS UNION DES GROUPES ANARCHISTES DE NORMANDIE GROUPE JULES DURAND Max GRAMMARE, 27, rue Ernest-Renan 76 - LE HAVRE GROUPE DELGADO-GRANADOS A. DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social 76 - ROUEN GROUPE LIBERTAIRE Claude DESNOYERS, 11, rue de l'Hôtel-de-Ville, 27-Louviers.</p> <p>HERAULT MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance: S.I.A., 21, rue Vallat, 34-MONTPELLIER</p> <p>ILLE-ET-VILAINE RENNES GROUPE ANARCHISTE Ecrire à Henri Portier, 3, r. Ternaux, Paris-11^e.</p> <p>LOIRE SAINT-ETIENNE LAISON F.A. Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>LOIRE-ATLANTIQUE NANTES GROUPE ANARCHISTE Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALLEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES NANTES GROUPE FRANCISCO FERRER Réunion le 4^e vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à: P.I.O.U., 194, rue Maurice-Jouard, 44-RÉZÉ</p>	<p>PAS-DE-CALAIS LENS FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Ecrire à Joseph GLAPA, H.L.M., 104, n° 13, av. Van Pelt, 62-LENS</p> <p>PYRENEES-ORIENTALES</p> <p>PERPIGNAN FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>RHONE LYON GROUPE ELISEE-RECLUS Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures Pour tous renseignements, écrire groupe Bar-du-Rhône, 14, rue Jean-Larrivé, 69-LYON (3^e).</p> <p>BAS-RHIN ET HAUT-RHIN</p> <p>STRASBOURG FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Liaisons à Mulhouse Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>PARIS ET BANLIEUE PARIS GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).</p> <p>(11^e) GROUPE LIBERTAIRE BAKOUNINE Liaisons: Paris (10^e), (4^e) et Le Perreux. Pour tous renseignements, écrire à ce groupe, 3, rue Ternaux-Paris (11^e).</p> <p>GROUPE LIBERTAIRE DE BELLEVILLE Pour tous renseignements, écrire à G.L.B., 175, rue Marcadet, Paris (18^e).</p> <p>GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE Paris - banlieue Sud Ecrire Groupe Kropotkine, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL Réunion plénière du groupe Mardi 8 avril à 20 h 30 précises 10, r. Robert-Planquette (r. Lepic), Paris (18^e) (Métro: Blanche ou Abbesses) Important ordre du jour. Présence indispensable de tous. Le quart d'heure du militant par Roland Bosdeveix. Chaque samedi, permanence du groupe à partir de 16 h 30. Les militants doivent passer au groupe chaque samedi. Colloque prévu à 17 h 30. Pour tous renseignements: Ecrire à Maurice JOYEUX, 24, rue Paul-Albert, Paris (13^e), ou téléphoner à ORN. 57-89.</p> <p>FORMATION DU GROUPE ALLUMETTES Pour tous renseignements, écrire à ce groupe, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).</p> <p>GROUPE ANARCHISTE « SPARTACUS » Groupe d'études et d'action directe. Pour tous renseignements, écrire à Groupe Spartacus, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS GROUPE KRONSTADT Groupe d'étude et d'action libertaires s'implantant dans la banlieue Nord-Ouest Liaison à Nanterre, Puteaux, Rueil (92); Bezons, Montmorency (95); dans les Yvelines (78). Ecrire: Groupe Kronstadt, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p>	<p>ASNIERES GROUPE ANARCHISTE Salle du Centre administratif, place de la Motte, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi) à 21 heures.</p> <p>CHARENTON GROUPE PELLOUTIER Groupe communiste libertaire en formation. Pour tous renseignements: 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).</p> <p>CLICHY-LEVALLOIS GROUPE COMMUNISTE LIBERTAIRE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>JUVISY GROUPE COMMUNISTE LIBERTAIRE Groupe d'action et de propagande révolutionnaire. Liaisons à: Etampes, Vry, Chilly-Mazarin, Morsang, Monthléry. Pour contacts: Ecrire au G.C.L., 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).</p> <p>PUTEAUX - SURESNES GROUPE ANARCHISTE CHARLES D'AVRAY Réunions hebdomadaires au lieu, jour et heure habituels</p> <p>REGION PARIS ET BANLIEUE (13^e) GROUPE DURUTI Groupe d'action révolutionnaire et de propagande anarchiste. Pour tous renseignements, écrire à Armet, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>(14^e) GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'industrialisme. Liaison à Paris (6^e) et (19^e). Pour tous renseignements: Jacques Liber, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>(15^e) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e). Liaison à Paris (7^e), Boulogne et Ivry-Vitry.</p> <p>CRETEIL Groupe d'action et de propagande anarchiste. Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>VINCENNES Groupe d'action révolutionnaire Liaison avec Paris (12^e), Charenton, Fontenay-sous-Bois. Renseignements: 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>VAR LAISON F.A. Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).</p> <p>TOULON GROUPE ANARCHISTE REVOLUTIONNAIRE MAKHNO Groupe d'étude, d'action et de propagande tous les samedis, de 14 à 16 h 143, rue Marchelli-Le-Mourillon, Toulon.</p> <p>FORMATION DU GROUPE DE SYNTHESE ANARCHISTE Tous les amis qui s'intéressent à nos idées sont priés de prendre contact 3, rue Ternaux, Paris (11^e) qui transmettra.</p> <p>VIENNE (HAUTE-)</p> <p>LIMOGES GROUPE LIBERTAIRE SEBASTIEN FAURE Pour tous renseignements, s'adresser ou écrire de préférence à: A. Parrissouquet, 45, rue Jean-Dorot, 87-Limoges.</p>
--	--	--	--

ACTIVITÉS DES GROUPES DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Cours de formation anarchiste

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL

Tous les jeudis soir à 20 h 30 précises, 10, rue Robert-Planquette, PARIS-18^e
Métro Blanche ou Abbesses

Depuis le début de ce cycle nos cours ont avancé comme nous le souhaitons et nous voilà déjà entrés dans la phase finale de notre étude du mouvement libertaire à travers ses diverses orientations; mais avant d'aborder la dernière partie de notre ensemble annuel il reste encore à faire le point sur l'anarcho-syndicalisme avec Maurice Joyeux et Michel Cavallier, deux camarades dont nous connaissons les capacités d'analyse, de synthèse, l'honnêteté et la clarté des exposés. Après eux nous abordons le quatrième volet de nos études, la présence et l'action anarchiste dans le monde et dans le temps. Les cours de cette dernière partie seront évidemment plus subjectifs que les précédents, cependant nous avons la encore demandé aux camarades qui parleront sur les divers sujets annoncés, de garder la plus grande objectivité, car plus qu'une information partisane, nos cours se veulent information pure, données précises permettant à l'individu de forger sa propre opinion après mûre réflexion; parler de liberté n'est pas tout; il faut encore l'assurer.

Ainsi donc nous vous donnons rendez-vous pour nos prochains cours.

JEUDI 9 AVRIL: Cours d'orateurs animé par Maurice Laisant.

Le Monde Libertaire page 2

JEUDI 16 AVRIL: Pierre Besnard et l'action syndicale, par Michel Cavallier.

JEUDI 23 AVRIL: La grève gestionnaire, par Maurice Joyeux.

JEUDI 30 AVRIL: Cours d'orateurs, avec Maurice Laisant.

Les responsables des cours: Annie BIZEAU, Catherine BOISSERIE Paul CHAUVET.

CAUSERIES - DEBATS

Organisées par le groupe BERNERI des militants individuels et le groupe d'Etudes sociales

Organisées par le groupe BERNERI des militants individuels et le groupe d'Etudes sociales

Ces causeries auront lieu à 18 h 30, au local de CULTURE ET LIBERTE, 72, bd Eugène-Pierre, MARSEILLE (5^e)

LUNDI 6 AVRIL:
Le congrès de Cararre, un an et demi après (avec projection d'un film tourné à Cararre lors du congrès), par des militants délégués ou observateurs au congrès.

LUNDI 13 AVRIL:
L'organisation du mouvement anarchiste, Par pierre MERIC

LUNDI 20 AVRIL:
Le phénomène beatnick, par Richard MERIC

LUNDI 27 AVRIL:
Peut-on militer aujourd'hui dans les centrales syndicales dites réformistes? par PEDRO

Les groupes Liberté (Carpentras) Louise Michel (Aix) Etang de Berre et Berneri (Marseille) organisent un

MEETING ANARCHISTE REGIONAL

le 3 avril, à 20 h 30 au Tahiti, bd Dugommier, Marseille (1^{er})

Le groupe libertaire Louise-Michel organise

CHAQUE SAMEDI à 17 h 30 en son local, 10, rue Robert-Planquette (rue Lepic) - PARIS (18^e), (M^o Blanche ou Abbesses)

ou

COLLOQUE - DEBATS

avec

SAMEDI 4 AVRIL Paul CHAUVET

SAMEDI 11 AVRIL Michel BONIN

SAMEDI 18 AVRIL Roland BOSDEVEIX

SAMEDI 25 AVRIL Maurice JOYEUX

Tout sympathisant isolé désireux de prendre contact avec la Fédération anarchiste peut écrire à: Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

Ecole normale d'instituteurs
10, rue Molitor, PARIS (16^e)
(Métro: Michel-Ange-Molitor)
Vendredi 24 avril 1970
à 17 h 45 précises
CONFERENCE - DEBAT
avec
Maurice JOYEUX
Sujet: **L'ANARCHIE ET LA SOCIETE MODERNE**

Au Lycée classique de BAGNOLS-SUR-CEZE (Gard)
mercredi 8 avril 1970 à 17 h 45
conférence par
Maurice JOYEUX
Sujet: **L'ANARCHIE ET LA SOCIETE MODERNE**

TRÉSORERIE

Lors de notre dernier Congrès, nous n'avons pas modifié le prix de la cotisation. Cependant, nos frais s'accroissent du fait de l'augmentation incessante du coût de la vie.

En conséquence, nous faisons appel à tous les groupes et adhérents de la Fédération anarchiste pour se mettre à jour vis-à-vis du trésorier avant la fin de l'année.

Votre régularité à régler ces questions financières est un gage de votre fidélité à l'idéal qui est le nôtre.

La trésorière: **Yvonne DALMENECHES**

Les leçons des troubles

Les derniers événements qui ont troublé le pays, et interrompu malencontreusement les vacances pascales de nos ministres, sont riches d'enseignement.

En premier lieu, il importe de constater le décalage existant entre les résultats du suffrage universel et les protestations qui soulèvent le pays dans toutes les couches de la société.

Cela en dit long sur ce qu'il faut penser de la valeur du bulletin de vote, présenté comme l'expression de la volonté populaire.

En vérité, saoulé par les boniments des bateleurs politiques, nourrissant moins de confiance pour celui pour lequel il vote, que de crainte pour celui pour lequel il ne vote pas l'électeur accomplit son « devoir civique », avec un peu moins de conviction qu'il n'en met chaque dimanche à faire son tiercé.

La formalité électorale remplie, il se retrouve le lendemain — quel que soit l'élu — devant les mêmes problèmes que la veille et il peut se rendre compte, en dépit de tous les Pangloss au pouvoir, que tout ne va pas pour le mieux dans la V^e République.

Alors, l'on voit les grèves éclater, les protestations se faire entendre, les étudiants huer les systèmes qu'on leur destine, les rentiers barrer les routes et les autoroutes en opposition aux accords pris hâtivement par des édiles assez peu au courant de la question et les commerçants faire à leur tour obstruction à la circulation pour attirer l'attention sur les privilèges accordés aux trusts et consortiums de la haute finance au détriment des artisans et des petites exploitations commerciales.

Le deuxième enseignement de ces troubles, c'est la faiblesse de tout système policé en raison de la complexité qu'exige leur état.

Plus les rouages en sont minutieux, plus les courroies de transmission en sont nombreuses et perfectionnées et plus la machine est vulnérable.

Quelques milliers de camions roulant de front par trois ou quatre ont suffi à paralyser la circulation sur tout le territoire.

Une telle constatation nous ouvre l'horizon sur bien d'autres moyens de lutte inusités et dont l'examen et l'application suffiraient à réduire le régime à l'impuissance.

La troisième leçon à tirer est l'espèce de panique qui s'empare des pouvoirs publics face à toute contestation de caractère inédit.

Le fait que le préfet de police n'ait pas trouvé deux cents agents pour détourner la circulation aux accès du périphérique, ou qu'il n'en ait pas conçu le projet, en dit long sur la paralysie qui frappe les hommes en place en pareille circonstance.

Enfin le quatrième et dernier enseignement que nous livrent les derniers troubles du pays se tient dans le fait que le pouvoir secrète lui-même, de par sa structure, les révoltes auxquelles nous assistons.

Il ne s'agit pas ici d'une condamnation de tout appareil autoritaire remis aux mains d'un homme ou d'une collectivité d'hommes.

Il ne s'agit pas ici de porter un jugement au nom d'une éthique sociale libre et nous amenant au procès d'une absence d'éthique sociale pour laquelle l'homme cesse d'être une fin en soi, pour ne plus être que le composant d'un système.

Non, ce qu'il nous est donné de constater, c'est que les décisions mêmes du pouvoir se retournent contre lui, c'est que toutes les lois qu'il édicte, toutes les campagnes qu'il entreprend, tous les ordres qu'il donne, en raison même de son inconnaitance du réel, en raison même de leur arbitraire, les rendent inapplicables et caduques avant même d'avoir vu le jour.

C'est ainsi que l'existence moderne, devenue de plus en plus invivable en raison de l'accroissement démographique, a multiplié les problèmes auxquels le pouvoir se heurte comme à un mur, ce qui n'empêche pas le jocrisse Debré de réclamer cent vingt millions de Français.

Aujourd'hui où nous n'en sommes pas à la moitié, force nous est de constater, en dehors de toutes les contestations d'ordre moral des étudiants, que se pose un problème de locaux que le pouvoir est dans l'impuissance de résoudre.

Aujourd'hui où la France ne compte que quelque cinquante millions d'habitants, il est de toute évidence que le droit pour les routiers d'assurer le ravitaillement, sans restriction d'aucune sorte apparaît comme une inéluctable nécessité, et que la liberté pour ceux qui ont à circuler pour leurs occupations ou leurs loisirs, n'est pas moins légitime.

Or, dans l'état actuel des choses — et rien ne permet d'envisager une amélioration sans troubles graves dans d'autres domaines — le réseau routier ne permet pas le respect du droit des uns et des autres, en dépit des mesures scandaleuses par lesquelles la charge en a été confiée à des particuliers, pour pallier la carence d'un Etat défaillant.

Ne nous y trompons pas, le recul du gouvernement se déjeant à huit jours de distance, est symptomatique de la faiblesse à laquelle il est réduit.

Ce n'est pas être prophète que de prédire des troubles, dont ceux auxquels nous venons d'assister, ne sont que les prémices.

Ce n'est pas être particulièrement clairvoyant que d'avoir conscience des lézards qui se font jour dans l'édifice, même si les augures s'efforcent d'en replâtrer la façade.

APPEL A TOUS NOS AMIS LECTEURS :

Grâce à l'effort de beaucoup de nos amis, grâce aux nouveaux abonnés, grâce à la sympathie et au dévouement de nos militants, nos soucis s'allègent. « Le Monde libertaire » a rétabli ses finances vascillantes. Pourtant les frais d'imprimerie augmentent, les frais généraux nous harcèlent, mais nous avons bon pied, bon œil et l'espoir intense que notre journal, un des rares journaux libres, de notre époque, poursuivra son développement. Nous devons continuer et accentuer nos efforts pour que cela soit.

LES ADMINISTRATEURS.

SOUSCRIPTION MARS 1970

Anonyme 3.05 - Anonyme 3 - Bouhot 7.40 - Anciaux 5 - Anonyme 5.50 - Bonin 6.75 - Anonyme 4 - Joelle 3 - Bouhot 5 - Devriendt 110 - Moine 3 - Jean-Claude 3 - Weinborn 2 - La Porcelaine 5 - Lancien 8 - Dubot 5 - Glas 50 - Lutz 5 - Alain 1.30 - Rougier 2.20 - Anonyme 0.20 - Alain 4 - Jacob 50 - Debieu 5 - Anonyme 0.20 - Cauxard 4 - Tamamos 25.25 - Christian 6 - J.-M. 2.25 - Casbarre Cosimo 10 - Blot Lucien 30 - Puig 30 - Roblin 30 - Poggi 10 - Tanchon 20 - Quer 10 - Martin Henry 30 - Gilbert 5 - Faugerat 50 - Debieu 10 - Seron 10 - Brosson 5 - Mathivet 10 - Cerver 10 - Lafagne 6 - Ellert 2 - Chaupin 10 - Néel 10 - Condamine 30 - Buatois 40 - Malfant 10 - Boutary 20 - Marie-Thérèse 10 - Garcia Manuel 10.

Sommaire

N° 160 AVRIL 1970

En France	Page
Défendre le capital santé ou la santé du capital	11
par TRINQUAL.	
L'égalité des chances	8 et 9
par Maurice JOYEUX.	
Homicide à Lyon	10
par EMBRUNE.	
Tigres en papier	5
par Claude LAPORTE.	
Ceux qui manquaient	5
par RAUCIME.	
Les Moutons enragés	5
par MONTLUC.	
Dans le Monde	
Au royaume des langoustes les crabes sont rois	16
par Pol CHENARD.	
Informations internationales : Italie-Allemagne de l'Ouest-Hollande-Suède	10
Minos et minotaure	7
par Roland BOSDEVEIX.	
Syndicalisme	
Mécontentement ou lutte des classes	7
par CLOVIS et ERNEST.	
C.G.T. - Renault - Filles	7
par des camarades de l'Usine RENAULT.	
Résolution F.O. Marcoule	7
En dehors des clous	
Propos subversifs	4
par le Père PEINARD.	
Clin d'œil	4
A rebrousse-poil	4
par P.-V. BERTHIER.	
La considération des restes	4
par P.-Y. GARSON.	
La Troisième Guerre mondiale	5
par Arthur MIRA-MILOS.	
Propos anarchistes	
Je suis un publiphobe	6
par Maurice LAISANT.	
Classiques de l'anarchisme : Le collectif	11
par CHAZOLL.	
Oportunisme	11
par ERNESTAN.	
Propos antimilitaristes	
Prenez les jeunes	12
par HELLYETTE.	
En glanant parmi les écrits d'André BRETON.	13
Armée d'hier et d'aujourd'hui	4
par H. GHIEL.	
Arts et Lettres	
Les livres	
Les livres du mois	15
par Maurice JOYEUX.	
Théâtre	
La forêt Théâtre de l'atelier	14
par Dany BONIN.	
Littérature	
La tramontane	13
par Raymond MARQUES.	
Cinéma	
Solo	13
par Percy PHLEUR.	
Cinéma et alienation	12
par J.-Y. QUEFFELEC.	
Disques	
Jacques Debronckart	14
par J.-F. STAS.	
Variétés	
A Bobino	14
par Suzy CHEVET.	
Deuil	
André Lansade	6

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10 F
	12 numéros	20 F
Etranger :	6 numéros	14 F
	12 numéros	28 F
Par avion :	6 numéros	19 F
	12 numéros	38 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prénoms
Adresse

Le directeur de la publication :

Maurice Laisant

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER

Bourdalous infligeait aux fidèles des sermons si interminables que le nom de « bourdalou » fut donné à un récipient destiné à recueillir le trop-plein des vestes impatientes que cet excès d'éloquence endolorissait.

Vous souvient-il du bourdalou ? C'était un petit pot de chambre Parfumé de verveine ou d'ambro Ou de chèvrefeuille andalou,

Que les dévots, ces vestales Tisonnant le feu des démons, Cachaient jadis au creux des stalles Pour pisser pendant les sermons.

On chuchotait : « Ce Bourdaloue, Quel est long ! Et ce Bossuet, Quel ennui ! Mon mari les loue, Mais ils me font plutôt sur (1) ! »

Et les baronnes, les marquises, Se passaient le vase charmant Et goûtaient des douceurs exquises A se soulager prestement.

Dans l'ombre, au beau milieu du préche, Un ruisselet chantonnait soudain Ainsi qu'un gazouillis d'eau fraîche Sort d'une source de jardin.

Saint Paul, saint Pierre et saint Sulpice Se penchaient pour tâcher de voir De quel mignon Manneken Pis [e] Venait ce doux bruit d'arrosoir.

Les prédicateurs de ce siècle Ne sont pas beaucoup moins disertes Quand ils prêchent dans les déserts A Sainte-Ursule, à Sainte-Thécle ;

Et dans les congrès marxissants, Quels fiots d'éloquence sacrée ! Quel habill ! quelle logorrhée Chez les tribuns des partisans !

Finis, les bourdalous ! — Cinq heures Parla Marchais, parla Castro... Leurs fervents disent : « Quels spi- queurs ! »

Pas un pour s'écrier : C'est trop !

Loins d'être fatigués du préche, Ils sont tout prêts à le bisser, Et, plutôt que d'en perdre une aune, Ils se retiennent de pisser !

Chez nous, de qui la foi renécle, Vous ne trouverez rien de tel. Nous pissions sur le tabernacle : Notre bourdalou, c'est l'autel.

P.-V. BERTHIER.
(Mars 1970.)

(1) En substituant au nom de Bossuet celui de son contemporain le grand prédicateur Fichet, on peut, du même coup, rectifier la rime en conséquence.

Armée d'hier et d'aujourd'hui

Tout meeting risquant d'y attenter a été interdit. L'Armée emprisonne les éléments « douteux » qui pourraient contaminer leurs camarades.

Le 3 février 1970. — Henri Talou, effectuant son service militaire à Belfort est condamné à un an de prison par le tribunal permanent des Forces armées de Metz.

Le 6 février 1970. — Serge Devaux, Michel Trouilleux et Alain Hervé, affectés au 3^e R.I.C.M.A. de Vannes sont condamnés respectivement à un an, 8 mois et 4 mois de prison, par le tribunal des Forces armées de Rennes.

Jean-Louis Fautoux, Joseph Divet et Jean-Michel Banet sont en prison à Landau (Allemagne de l'Ouest) et comparaitront prochainement devant le tribunal militaire.

Tous étaient « détenteurs ou auteurs d'écrits » jugés incompatibles avec leur condition de « militaires ».

Ce qui surprend, c'est l'indignation de toute la gauche, qui brutalement découvre que la liberté d'expression n'est pas tolérée par l'Armée !

Tous demandent la libération immédiate des soldats emprisonnés.

Halle à la répression dans les casernes ! déclarent-ils...

Faut-il déduire que jusqu'à ce jour — et depuis des millénaires — ils étaient aveugles et sourds...

La considération des restes

Évacuez les souvenirs et les silences de votre vie.

N'hésitez pas à uriner et à déféquer sur ceux qui ont aidé votre maturation, ceux qui l'ont entravée. D'une coulée, noyez votre passé comme broyé dans votre esprit et réduit à une matière inerte, inconsommable et pestilentielle.

Tirez la chasse une bonne fois. Imaginez-vous, sortant des toilettes, rajustant votre futa « Belle Jardinière », léger comme une plume, délivré de vos angoisses. Ah ! si les psychiatres de ces messieurs étaient des laxatifs mentaux !

Vous dites que l'insulte, que je me vautre à plaisir dans la description de l'acte honteux. Il n'est pourtant d'être humain qui, une fois par jour (quand il n'est pas déréglé) ne se livre à cette occupation qu'il faut taire. La société a détaché votre système de défense au point de lui faire refuser la vérité et les fonctions naturelles qui devraient être la base de toute action sociale, politique, personnelle, et de lui faire prôner des valeurs stupides comme la respectabilité, la dignité, la considération.

J'écouais, l'autre soir, un fameux homme de gouvernement, front haut, tempes dégarnies, yeux vifs et calculateurs. Et savez-vous ce qu'il disait (bien sûr, puisque vous avez tous la télé) ? Que la considération était le stade et la valorisation suprême de l'existence. Atteindre à la prise en considération par les autres de votre respectabilité était signe de totale réussite dans la vie.

Le Monde Libertaire page 4

SI C'EST PAS COMPRIS, PARTICIPATION PIÈGE A CON

Commençons rester indifférent devant ce qui gagne le pays du genre participations ? En effet, voilà qu'aux P.T.T. maintenant on est tribunaire de ce genre de connerie !

Tous les agents des P.T.T. donc, ont reçu un imprimé avec signature du ministre, cet imprimé leur expliquant qu'une société vient de se créer : FINEXTEL, que ladite société-groupe c'est pour le bonheur des télécommunications et qu'en conséquence il faut prendre des actions à la nouvelle boîte. Il faut tout de suite dire que le lancement de cette boîte est en vue d'installer des centraux téléphoniques automatiques en France, donc d'amener au chômage un petit monde qui s'ajoute à ceux qui bouffent des clopinettes...

Beaucoup de gars des P.T.T. n'ont rien compris dans le texte officiel ministériel. Heureusement !

Toujours est-il que ce texte est sorti et qu'il en promet d'autres et des plus clairs.

En détail voici : on peut lâcher (je vous le dis parce que je sais que ça ne vous intéresse pas) ces conneries de ronds par tranche de 100 F et on reçoit en juillet des

actions correspondantes négociées en Bourse (pas si cons les ministères cette année !). Les cotes en Bourse d'après le ministre auront l'avantage d'un pourcentage (évaluation) toute comme le reste... ce pourcentage : 6 %.

Qu'il est bon ce ministre ! Que faire le facteur, l'agent du guichet. Certainement pas filer ses actions comme ça, je ne lui ai pourtant pas dit, je le jure sur la tête à Marlin.

Mais pour ce qui est du responsable du bureau, on le trouve déjà à sa charge de banque. La Caisse d'Épargne, le voilà qui s'occupe des placements pour l'Etat. Jusqu'où la participation va-t-elle aller ? L'administration était pourrie, maintenant en état de composition avancée, elle éclaboussa merde partout. S'il faut jeter vidangeurs, il y en a qui se chamaillent bien de faire le boulot que pas question d'heures supplémentaires.

Encore une fois, participation, pié- ge à con.

Le facteur Saturnin PAPON

Clins d'œil

D'ACCORD

Le Parti communiste s'étonne du refus de la France d'honorer Lénine.

Nous ne saurions mieux faire que d'associer notre voix à la sienne. Lénine fut un assez grand ennemi du peuple pour être honoré par Pompidou.

C'EST L'EVIDENCE

L'étendard du 303^e groupe d'artillerie de marine à Caen a disparu du bureau du colonel.

Un pareil vol ne saurait être que le fait d'un maniaque ou d'un déséquilibré.

MUTATION

Les armes volées dans une caserne devaient être vendues à la pige sicilienne.

ENFIN

M. Nixon envisage une loi fédérale pour lutter contre les attentats à la bombe. Nous nous faisons un plaisir de lui proposer les noms de malfaiteurs particulièrement criminels qui se livrent à l'éclatement de bombes atomiques.

Nul doute qu'ils ne tombent sous le coup de cette loi.

Propos subversifs

" BONNES PAQUES "

A peine la vieille potiche du Vatican a-t-elle prononcé sa barfolette de pas souhaité des « ensembles humains plus authentiques », beaucoup de bourgeois remarquèrent qu'elle ne voit guère plus loin que les fauteurs de troubles. Il n'a pas beaucoup de « visions », le frère en ce moment ; sûr, il se tient à carreau. Pensons donc, déjà les chrétiens du Liban s'en sont mêlés ces jours-ci. Ce fut un sacré coup de tabac.

Quais, les uns avaient du tabac à bas prix, de contrebande, sans taxes, sans TVA, à rendre jaloux Nicoud.

Les autres avaient du feu. Tout aurait pu s'arranger. Mais des têtes de pipier tombèrent et cela pour une affaire de déguisement, d'ambiguïté dans l'uniforme.

Les cabotins libanais ne laissèrent pas cela là. Enfin, passons, il se méfie de son laratin le Vatican. Et les paroles de paix furent couvertes océaniquement par le bruit des manifs en Irlande.

Rome sait bien que les idoles et les musées sont remis en question. Ils sont visés partout.

Question musées, certains gardiens font grève, ils sont remplacés par la troupe. Et à Paris, les gardiens du musée Lénine ont eu un haut le cœur. Dimanche matin, c'était jour de fête, un bruit de vaisselle cassée réveilla la rue Marie-Rose. Ce n'était pas les suites du séisme de Turquie que l'on pouvait imputer à un gauchisme. Un pape ne l'aurait-il pas fait voicif quelques dizaines d'années ?

Ce sont des « Vandales » (les voilà revenus ! les barbares qui firent trembler Rome et la chrétienté), venus à leur façon, dit peu catholique, souhaiter « bonnes Paques » au musée marxiste-léniniste. Ils brisèrent une vitrine et le buste du fondateur du premier « Etat socialiste du monde et très peu social ».

« L'Huma » accuse les fachos, et ils font l'amalgame selon leurs bonnes manières, accusant même les léninistes de faire des actions de ce genre et à l'envers, voilà le « hic » et vice versa suivant les uns et les autres.

Au quart de tour, les gardiens du musée dit « socialiste scientifique » réagirent d'une manière la plus antiscientifique possible.

Ils savent bien que rien ne vaut une idole pour mobiliser les foules, surtout celles ne sachant pas de quoi il retourne, elles sont très réceptives aux messages ignorants les principes et les foies.

Il s'agit de chauffer à blanc le pèlerin et on fait de la manif pour les habituer à l'amalgame facho-gauchiste.

Sûr ils les donneraient à manger aux lions. Et la meute démocratique serait bien contente de baisser le pouce, plutôt que de le lever.

— Que fait le gouvernement ? Il ne va pas vouloir changer le blaze de la rue Marie-Rose, et lui mettre celui de Lénine comme nous l'avons demandé.

Et que fait la police et ceux qui se planquent derrière des slogans de droite ou de gauche ?

Tous complices, ça fait martyre et pour une potiche c'est trop.

D'ailleurs on commence toujours par casser les idoles, avant d'en remplacer d'autres. C'est le rocher plutôt l'amas de merde de Sisyphe.

Ils ont eu tort de casser la potiche, ils auraient dû la faucher, la bazarder à Biscaille ou aux Puceux sous le nom de Ramadier ou Pisan.

Comme le fit Alexandre Jacob (l'anarchiste cambrioleur), d'une tapisserie de Jésus il en fit ainsi un rutilant Vercingétorix.

En attendant la fin des processions, qui finiront avec la fin des idoles.

Le Père Peinard

Ceux qui manquaient

La télévision a cru bon de commémorer Lénine.

Pour cela elle a eu recours au maquignonnat Jacques Duclos, flanqué d'un envoyé venu tout droit d'U.R.S.S.

Face à ces avocats, le ministère public était assuré par Louis Vallon et par quelques autres comparses.

Le combat eut lieu à fleuret moucheté.

Tout ce que l'on trouva à exhumer du dossier fut le retrait de la Russie de la boucherie mondiale et la responsabilité que porte Lénine de nous avoir laissés seuls face à l'ennemi.

ques défenseurs d'idéologies tellement opposées qu'il faut une notice explicative pour savoir qui en fait l'apologie.

Mais les autres ?

Ceux qui pouvaient instruire un procès véritable, ceux qui pouvaient reprocher à Lénine non d'avoir interrompu la tuerie de 14-18, mais de porter la responsabilité du massacre du peuple, où étaient-ils ?

Ceux qui pouvaient parler de Kronstadt, de la dissolution des soviets par le gouvernement qui ose s'intituler des soviets, ceux qui pouvaient évoquer l'assassinat de l'Ukraine par les forces conjuguées des Russes blancs et des bolcheviks, où étaient-ils ?

Pour eux les portes de la télévision sont soigneusement closes, il importe de ne pas réveiller en cette époque de coexistence le fantôme de Makhno et de ses compagnons, il importe de laisser dormir ceux de Kronstadt qui sont tombés sous les abus des dictateurs rouges, comme les communards sous ceux des Versaillais.

Si pareils souvenirs trouvent écho, où en serait le voyage de Pompidou et les poignées de main qu'il accordera à Kossyguine, digne descendant d'une lignée qui va de Nicolas II jusqu'à lui, et dont pas un ne porte pas un crime et une forfaiture.

Oui, monsieur Duclos, oui monsieur Vallon, rien ne sépare la France de l'U.R.S.S.

par RAUCIME

Le vieux singe Duclos protesta de l'innocence de son maître bien-aimé d'un pareil crime.

Car nous n'ignorons pas les sentiments patriotiques du leader du P.C. qui, dans un précédent tête-à-tête guignolesque, s'est efforcé de démontrer à son vis-à-vis Debré qu'il était plus cocardier que lui.

Ce n'est pas nous qui protestons.

Nous savons que dans ces « armes égales » les antagonistes peuvent se regarder comme dans un miroir, que rien ne les distingue, sinon l'étiquette dont ils s'affublent et que l'on serait bien embarrassé d'attribuer à l'un ou à l'autre les propos dont ils nous abuèrent.

Tels sont ces farouches champions qui s'affrontent, ces héros

LA TROISIÈME GUERRE MONDIALE

La Troisième Guerre Mondiale est imminente. Ça y est, c'est pour 1970. Et ne croyez pas que je lance ça en l'air, c'est pas le genre de la maison, je m'appuie sur des dires sérieux, vous allez voir, puisque c'est Barjavel qui l'a affirmé dans « Le Journal du Dimanche ».

Ce monsieur dont on claironne le nom depuis quelque temps est allé voir une cartomancienne, qui lui prédit, outre un avenir glorieux pour sa plume, la tragique nouvelle annoncée plus haut.

De toute façon il fallait bien que ça vienne un jour ou l'autre. En 14 on a eu notre Alsace et notre Lorraine. En 39 on a ouvert la voie de la libération de la planète. De 14 à 39, il y a 25 années. Comme quoi on est un peu en retard, puisque si tout avait bien fonc-

tionné, on aurait dû s'en payer une petite en 1964. On est en retard de 6 ans, mais croyez bien qu'on va se rattraper. Les petits trucs du Vietnam, de Colombie ou du Proche-Orient, sont de la rigolade à côté ; les amuse-gueules pour états-majors et militaires chevromnés. A la castagne les petits peuples ! Allez, on va remettre ça, avec avions à géométrie variable, fusées antimissiles, bombes A ou H (qui sait ?) et tous les super-gadgets de la civilisation des sociétés industrielles dites avancées. Plus de Chemin des Dames (anciennement des Demoiselles !), de Verdun ou de Dunkerque, tout dans la grande stratégie du press-bouton et de la bombe capable de raser tout Paris, banlieue comprise, et grande banlieue pendant qu'on y est. On ne mourra pas héroïquement en reprenant

LES MOUTONS ENRAGÉS

Le commerce anachronique

On a dit dans les milieux ouvriers que le commerçant était un collecteur d'impôts. C'est vrai, comme l'ouvrier qui fabrique des armes de guerre, comme toutes les classes de la société, comme nous tous y compris ceux qui le condamnent ; le commerçant enserré dans les lois et règlements concourt au maintien de la société de classe et sa révolte lorsqu'elle dépasse sa condition d'existence dans le cadre de l'économie du profit, ne peut être qu'individuelle.

Aujourd'hui coincé entre les nécessités d'une économie qui se rationalise pour se continuer, il voit les avantages que lui avait concédés le libéralisme disparaître.

par MONTLUC

Il veut se continuer, en conservant une liberté qui lui est indispensable et en conquérant une sécurité et une stabilité à travers des régimes mutualistes qui sont justement en contradiction avec ce libéralisme dont il se réclame. Son problème est insoluble. Le supermarché d'une part, ou la coopérative d'autre part le guette. Tout les remous auxquels nous assistons ne sont rien d'autre que des épisodes de cette lutte entre le passé anachronique et l'avenir sous sa forme capitaliste ou sous sa forme socialiste.

Mais même si on a conscience de ce fait que la lutte des commerçants est dépassée par l'Histoire et que de toute façon et quelle que soit l'évolution, le commerce classique est condamné. Même si on a le sentiment profond que sous sa forme actuelle la disparition du commerce est souhaitable, il reste en dehors du fait éco-

nomique, l'homme qui se débat entre les contradictions de son temps, qui lutte et lorsqu'un homme lutte nous ne pouvons pas rester indifférents à cette lutte car elle mine le régime dans laquelle elle se déroule.

Et bien sûr le régime se défend. On enferme Nicoud ! Mais enfermer un homme ne règle aucun des problèmes qui se posent à la technocratie et qui consistent à absorber le petit commerce dans la machine concentrationnaire qu'on nous prépare. Non seulement le petit commerçant, mais le travailleur indépendant et l'artisan, ses frères siamois, se comptent par millions, mais le goût d'une certaine indépendance en jette chaque année des dizaines

de milliers dans le circuit et pour notre temps contre ce buttoir qui est la transformation de la société. D'autre part ces professions « indépendantes » créent une petite bourgeoisie qui dans ce pays a des racines historiques traditionnelles. C'est un problème sérieux et difficile auquel il nous faudra réfléchir car on ne s'en tirera pas avec le « y a qu'à » qui est trop souvent traditionnel dans les mouvements révolutionnaires.

De toute façon cette révolte des commerçants exacerbés peut conduire cette classe vers le facisme, c'est-à-dire vers le dépassement de la mutation économique auquel nous assistons, ou en désespoir de cause au ralliement à un communisme autoritaire qui, en conservant les hiérarchies, peut offrir une voie de salut à ces classes moyennes commerçantes qui troqueraient leur liberté contre la sécurité de l'emploi dans la mesure où cet emploi serait un emploi de direction où ils seraient relativement libres.

La révolte des commerçants n'est pas seulement un signe des difficultés de la société de consommation, elle est également un danger pour ceux qui veulent construire une société sans classes. Nous n'y avons peut-être pas assez réfléchi. Contre le commerce de grande surface qui, naturellement, réduit les frais généraux et par conséquent, le prix des objets, il serait bon de proposer au petit commerce un système de coopératives qui laisse aux parcelles une autonomie de gestion, dans un accord global par branche et qui assure une garantie sociale comparable à celle des travailleurs.

De toute façon, il s'agit d'un problème auquel il faudra réfléchir, car c'est avec des moutons enragés qu'on sème la graine autoritaire.

Arthur MIRA-MILOS.

« TIGRES EN PAPIER »

Le vendredi 20 mars la jeunesse communiste française organisait, au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, une soirée où, après un meeting sur la Grèce, le fascisme et l'impérialisme, le film « Z » fut projeté.

Naturellement le meeting fut à sens unique et plusieurs orateurs des J. C. avec un Grec sympathisant prirent la parole ; mais si ce dernier semblait sincère, les autres nous ont magnifiquement cassé les pieds. Le secrétaire national de cette organisation nous a lu pendant près d'une demi-heure un discours sur le fascisme, l'impérialisme U.S. et même l'impérialisme français ; il nous a rappelé le « glorieux combat » des Nord-Vietnamiens. Il nous a lu son discours et ce, d'un ton plus que neutre. Ce qui était frappant c'était l'absence de tout militantisme dans la salle : applaudissements frénétiques

et « hurlements » à la montée des orateurs à la tribune, merveilleux silence lors du déballage des platitudes classiques dans les meetings du P. C., et rappels après les discours ; on se serait cru à l'Olympia.

Que l'on critique l'impérialisme U.S. et l'agression américaine au Vietnam, d'accord ! Que l'on critique le fascisme en Grèce, en Espagne et au Portugal, d'accord ! mais il ne faut pas oublier de traiter le problème en entier. Un responsable des J. C. nous a lu deux moutons et l'on s'est entendu dire : « Naturellement vous êtes tous d'accord. Demain nous irons les porter en groupe aux ambassades de Grèce et d'Espagne. » De plus, n'oubliez pas qu'à la sortie, un bureau est ouvert pour ceux qui désirent s'inscrire à notre organisation.

Ces deux moutons auraient pu à la

rigueur être valables si les orateurs avaient été à la hauteur. Ils ont juste oublié le pacte Hitler-Staline, par rapport à l'annexion de la Pologne en 1939. Ils ont juste oublié Berlin-Est en juin 1953, Budapest en septembre 1956 et Prague en août 1968. Ils ont juste « négligé » l'impérialisme soviétique. (En passant, il est curieux de noter que les exemplaires de « L'Humanité » des années 1939-1940, où il était fait l'éloge du national-socialisme, « régime social par excellence » ont tous disparu). Ils auraient dû rappeler les camarades fusillés, assassinés au Nord-Vietnam, ils auraient dû souligner le fait que l'U.R.S.S. fournit les Arabes en armes pour la continuation d'une guerre aussi ignoble que ridicule, ils auraient dû rappeler l'attitude de l'U.R.S.S. et du P. C. grec lors du soulèvement populaire en Grèce en 1946. Ils auraient dû se rappeler les livrai-

sons d'armes opérées par l'U.R.S.S. aux fascistes grecs. Ils auraient dû se rappeler les livraisons de charbon de Pologne en Espagne pendant les dernières grèves des Asturies. Ils n'auraient pas dû oublier la visite d'amitié faite par Lopez Bravo à Moscou. Ils auraient pu se dispenser de nous dire que le régime soviétique est un authentique régime socialiste. Ils auraient dû, ils n'auraient pas dû ; mais ils ont fait. Il nous ont inondés sous un flot de platitudes, de bêtises, de naïvetés, de conneries, de mensonges : bref tout ce qu'on veut. Des orateurs mauvais, démagogues, hypocrites, ont voulu nous faire prendre nos vessies pour des lanternes, mais ils se sont brûlés. Si Mao avait été là il les aurait traités de tigres en papier.

Claude LAPORTE

JE SUIS UN PUBLIPHOBÈ

N'importe quel trou du cul, bien enculé de publicité, devient immédiatement un immense n'importe quoi.

Louis-Ferdinand CELINE
« Bagatelle pour un massacre »

De provocantes affiches ont couvert les murs de la capitale et, je le suppose, de la France.

Puisqu'elles offrent l'avantage, la chose est trop rare pour ne pas être soulignée, de se terminer par une interrogation, j'use du droit de réponse.

Le placard, en effet, vous accroche par ces mots :

« Pouvez-vous en 1970, vous offrir le luxe d'être un publiphobe ? »

En pareil domaine, je ne me refuse aucun luxe, et en 1970, comme dans les années qui suivront (à moins que je ne périsse ou ne devienne gâteux) je continuerai à m'offrir le luxe d'être un « publiphobe ».

Cependant, l'affiche racoleuse, après m'avoir interrogé, prétend me dicter ma réponse, selon la logique du jour et en parfait accord avec cette liberté dirigée, que d'aucuns confondent avec la liberté.

Mais, pour me convertir, elle a recours à d'égayants arguments. Ecoutez plutôt :

« Car en 1970 plus que jamais, il est temps de ne plus jeter son argent par les fenêtres. »

Ainsi donc en engoutissant le trésor public ou particulier dans un tapage improductif, « on ne jette pas son argent par les fenêtres. »

La démonstration suit :

« Et pour bien acheter, pour bien choisir il vaut mieux se servir de la publicité... car la publicité vous informe de ce que vous achetez. »

Il serait plus juste de dire que vous achetez ce dont elle vous informe, et que son inutilité se justifie parfaitement en un système dont la prospérité repose sur un immense gâchis.

Que le grand nombre s'en accommode, ne nous masque pas qu'il est encore des irréductibles pour se refuser à la règle commune et la dénoncer.

J'en suis.

Je suis un « publiphobe » et cela en raison de nombreuses considérations.

Aspect économique

Dans le domaine de l'économie d'un pays, d'un continent, ou d'un monde, tout ce qui est inutile ou nuisible devrait être abandonné et disparaître.

Il y a vol et crime à assujettir des hommes et des femmes à des travaux sans but, à leur dérober la vie jour après jour, minute après minute, en l'accomplissement de tâches qui ne profitent à personne, et qui ne donnent pas même à ceux qui les effectuent la satisfaction d'avoir joué un rôle et d'avoir été un apport quelconque pour leurs semblables, d'avoir contribué pour la collectivité et d'avoir répondu à une loi d'entraide et de solidarité, qui est un des ressorts de toutes les espèces animales.

Quelle plénitude peut ressentir celui qui, toute une existence, aura poignonné des tickets de métro ou liassés des billets de banque ?

S'il a gardé un semblant de conscience, quel vide ressentira-t-il au considéré d'une vie qui aurait pu être belle, joyeuse, emplies de réalisations les plus hautes, et qui s'est écoulee dans la plus stérile et la plus vaine des occupations.

Or, parmi tous les métiers haïssables dont la disparition appellerait la diminution du temps de travail, l'augmentation des loisirs, avec tout ce que cela comporte d'enrichissement humain, dans tous ces métiers inutiles il n'en est pas qui soit plus notoirement inutile que ceux ayant trait à la publicité.

Qu'appellent-ils à l'homme ? Rien.

Is vous persuaderont ou tenteront de vous persuader de la supériorité de tel article sur tel autre, de la plus grande valeur de tel ou tel produit.

À partir de quel critère auront-ils le pouvoir, par l'affiche, par la presse, par le cinéma, par la radio, par la télévision de vous inonder de leurs formu-

les, de vous abrutir de leurs slogans, de vous obséder de leurs réclames.

Non pas en raison de la supériorité de ce qu'ils vantent, ainsi que le déclare mensongèrement votre panneau racoleur, mais simplement selon les capitaux qu'ils reçoivent.

Cela confère-t-il une qualité ? Cela permet-il de fournir à moindre prix ?

À l'une et l'autre de ces questions je réponds par la négative et je m'en explique.

La publicité n'étant pas gratuite (disons même que les prix qu'elle pratique sont purement exorbitants) celui qui a recours à l'alternative pour récupérer les fonds qu'il y consacre, ou d'augmenter le prix de vente, ou de fournir un article de moindre qualité.

En conséquence, présenter la publicité comme une simple information est une imposture, prétendre qu'elle est une garantie pour l'acheteur et qu'elle lui permet de faire une sélection entre les bons et les mauvais produits relève de la démenche ou plutôt de l'escroquerie la plus éhontée.

N'y a-t-il pas de quoi s'émouvoir lorsque les statistiques nous apprennent

vite établie : tous ceux qui œuvrent pour la guerre, à commencer par l'armée elle-même, toutes les organisations policières qui veillent à cet ordre (ou plutôt à ce désordre) social dont la guerre est l'aboutissement, tous les emplois manuels ou techniques tendant à la préparation, à la fabrication et au perfectionnement des armes, tous les politiciens qui sont les serviteurs ou les représentants de la finance et tout l'appareil judiciaire à leur dévotion, en un mot toutes les fonctions qui maintiennent, soutiennent et poursuivent le règne d'une société qui ne vit que de mensonges, de coups de bourse, de coups d'Etat et de tueries permanentes.

A cette énumération trop brève combien d'autres métiers pourraient être inclus ?

Tout emploi inutile est un emploi criminel.

En effet, toutes ces heures, tous ces jours, toutes ces années que l'on nous vole, tout ce temps que l'on nous dérobe ce sont des livres que nous ne pourrions pas lire des voyages que nous ne pourrions pas faire, des études que nous ne pourrions pas poursuivre, des découvertes que nous ne pourrions pas mettre au jour, des œuvres d'art que nous ne pourrions pas réaliser, des maladies que nous ne pourrions pas soigner.

A ce titre, je dis que la publicité, forme la plus criante de notre vaine agitation, étalage le plus éhonté de la sté-

rité des efforts humains, est condamnable entre tous.

Mais cela n'est qu'un premier aspect du problème.

Si le système social peut se poursuivre tel qu'il existe, si l'individu consent à s'y soumettre, ce n'est en raison d'un servage de l'esprit qui n'a d'égal que celui du corps.

La société ne perdure que dans la mesure où l'habitude, la lâcheté de pensée, l'absence d'esprit critique sont le lot de la multitude.

Or, j'affirme que la publicité, et c'est là son rôle, a pour objet de maintenir ces masses dans la servitude, d'annihiler en elles tout jugement, toute préférence, tout esprit personnel, de niveler les cerveaux et les aspirations au stade d'une médiocrité générale.

Je soutiens que, par la prétention qu'elle s'arroge de penser pour autrui, de décider pour autrui, elle n'a d'autre but que de faire de l'homme un éternel mineur.

Il n'est pas de domaine où elle ne s'infilte, pas de compartiment qu'elle ne fasse sien, pas de lieu secret qu'elle ne viole, et c'est ainsi qu'elle vous apprendra la coupe du costume que vous porterez la saison prochaine, le plat dont vous vous nourrirez et la vedette que vous applaudirez.

De quelle salutaire réaction peut être capable une foule soumise à un pareil lavage de cerveau ?

Quelle révolte peut secouer une masse d'hommes à qui plus rien n'appartient : ni leur odorat, ni leur palais, ni leur sens, ni leur esprit, ni leur cœur ?

En raison de l'état d'abêtissement, de refus de soi-même, auquel le destine la publicité, je suis un « publiphobe ».

Aspect esthétique

Nous vivons en un temps où le patrimoine humain est à la merci de la convoitise du monstre financier qui nous entoure, qui nous absorbe, qui nous anéantit, sans même que nous en ayons conscience.

Je ne dirai pas qu'il est ennemi de toute beauté ce serait lui prêter un jugement entre ce qui est beau et laid.

Or, il est aveuglé à tout ce qui ne lui pas profit, sourd à tout ce qui n'est pas son intérêt.

Il ne choisit pas, il accapare et étouffe.

Tout ce qui ne l'enrichit pas lui est intolérable, et c'est à ce titre qu'il détruira toute forme d'art pour en fabriquer un capital « productif ».

Il saccagera les sites les plus beaux, il détruira les chefs-d'œuvre les plus contestés pour bétonner la terre, le plus grand profit des spéculations de toutes classes, sous le prétexte de pondre aux besoins d'une démographie galopante, encouragée et protégée par les pouvoirs publics.

Eh bien ! dans cette course à la hauteur de l'homme et l'arbre ne sont plus que des anachronismes, où la vue d'un mètre carré de verdure met en train tous ceux qui considèrent le sol comme une matière à produire et non comme un lieu où vivre, la publicité porte encore une accablante responsabilité.

Certes, elle n'est pas seule en cause et toutes les « lapinières » humaines ont déterioré assez d'horizons, détruit, jamais assez de riants paysages, les jardins et attristants bâtisses industrielles et commerciales ont mis à mal tous d'admirables points de vue et aménagé des lieux chers aux yeux et au cœur, pour que nous ne laissions repasser sur la seule publicité tant d'appareils sement de notre vie.

Cependant, nous serions bien coupables de ne pas lui en restituer sa part.

Que de hauts-lieux agréablement quelque tapageur panneau publicitaire que d'aimables décors où, dans son respect, son insolence et sa gauloiserie, le racolage publicitaire s'étale au regard avec cette indécence relevée de tout ce qui a trait au profit, et à la mesquinerie de qui estime à l'échelle du dénoué et du tant pour cent.

Pour cela encore je suis un de ceux (parmi d'autres) qui refusent de reconnaître à la vie toutes les raisons de vivre et réclament pour l'homme le droit d'être autre chose qu'un robot à consommer et à produire.

Les luxes d'esprit sont rares de nos jours, quand l'un d'eux est à notre portée, ne le méprisons pas et faisons-nous.

Je m'offre le luxe d'être un publiphobe.

André LANSADÈ

Notre vieux camarade n'est plus le 10 février il fut conduit à sa dernière demeure en toute simplicité comme il avait vécu, il avait 86 ans. Peu nombreux sont les camarades qui se souviennent de lui. Il fut de l'équipe qui fit paraître la « Voix Libertaire », organe des Fédéralistes Anarchistes, avec Sébastien Faure, Pierre Laurent, Maurice Langlois, Darroux Morand. Lorsque à l'appel des camarades de la C.G.T.S.R., je prenais l'administration de « Combat Syndicaliste », ce fut lui qui me remplaça à l'administration de la « Voix Libertaire ». C'était un camarade toujours disposé à venir en aide et héberger les camarades en difficulté.

Pendant le tourment il connut la prison et le camp de Saint-Paul-d'Eyraud, il resta intègre dans ses convictions. Son souvenir restera pour nous l'exemple d'un homme qui mit ses actes en rapport avec ses idées d'amour et de bonté.

ADRIEN

DISQUES

EDITIONS LA RUE

BONTEMPS CH. AUGUSTE :
Éloge de l'égoïsme, 33 t... 15
JOYEUX MAURICE :
Parle d'Albert Camus, 33 t. 19
LAISANT MAURICE :
Chanté par Consuelo Ibáñez, 45 t. 9

A paraître prochainement

À la découverte de HAN EYNER par Louis Simon (Éditions du Pavillon.)

Vient de paraître :
À propos des activités d'Evelyn par Roger HAGNAUER
Prix : 7,50 F (Éditions de l'École.)

CGT RENAULT-FLICS

Depuis un certain temps des travailleurs de l'île Seguin protestent par diverses sortes d'actions contre l'augmentation de 15 % des prix des cantines.

Mais quand on sait que le comité d'entreprise est dirigé par nos autoritaires de la CGT, pour des fins de prestige et de propagande, qu'ils ne veulent pas « lâcher », comme leur proposent les autres syndicats, les cantines à la direction, cette atteinte à leur monopole exigeait une réplique immédiate (dans la dialectique marxiste, bien entendu).

Aussi dépêchèrent-ils, dans un premier temps, d'expédier un secrétaire CGT pour faire entendre « la voix de la raison » à ces contestataires. Hélas ! trois fois hélas ! c'est sous les huées qu'il déguêla sa haine contre un ouvrier de la CDP, animateur des actions contre la hausse abusive des cantines, le qualifiant de fasciste !

Puis se furent les attaques par des « caïds » du CE contre des diffuseurs de tracts à l'entrée de la cantine de l'île Seguin, dans la bagarre il y eut de la casse de matériel et nos « prétendus porte-parole de la classe ouvrière » s'empressèrent de téléphoner aux flics et à un huissier pour constater les dégâts.

Quelle prose le lendemain dans le tract de la CGT ! Sous un titre « d'avant-garde » le fascisme ne passera pas ! et un peu plus loin dans leur poème, « l'île Seguin ne sera pas un nouveau Nanterre ! (fait dire qu'ils n'ont pas encore digéré l'échec de leur expédition de février) et dénonce cet ouvrier gauchiste comme « irresponsable » incontrôlé » tout en étant manipulé par le pouvoir.

Comment peut-on ainsi défier la toute-puissante CGT sans se mettre illico sous les foudres des dieux venus du froid ?

Le mercredi soir 4 mars, à 19 heures, nos autoritaires en mal de purge organisèrent une expédition punitive, comprenant les secrétaires de la CGT permanents ou non, les délégués et une partie du personnel du comité d'entreprise, en tout 200 « inconditionnels » franchissent la principale porte de l'usine (sans susciter l'éveil des flics Renault, entre autres, on se comprend si bien) ! pour aller expulser « manu-militari » cet imprudent qui s'était aventuré dans « la chasse gardée du PC » aux cris de « Pas de fascistes chez Renault ».

Le patient, torse nu, fut « accompagné symboliquement » place Nationale, dommage de n'être plus au Moyen Age, ces nouveaux inquisiteurs auraient pu le clouer au pilori, ou même le brûler comme sorcier ; mais sur la chaîne où courrait notre « sorcier », les ouvriers débrayèrent à 80 % contre ce rapt fasciste et notre « brave direction » s'empressa de mettre ce travailleur en mise à pied pour une « durée indéterminée » en attendant « enquête », licencié depuis. Certes, par-delà même, la bourgeoisie ce principe sacro-saint véreux « la démocratie », et puis, il est vrai, que les res-

ponsables de la direction du personnel et des « relations sociales » trouvent que la CGT est une organisation « sérieuse » qui sait prendre « ses responsabilités » que diable ! Qui oserait affirmer le contraire ?

Quant aux autres organisations, mises devant le fait accompli, certains de leurs militants eurent une attitude courageuse pour protéger « l'homme à abattre », d'autres eurent une attitude passive et « bien pensante » de peur de recevoir à leur tour les foudres du Kremlin-bis.

Pour couronner le tout, le lendemain, nos messies se glorifièrent de leur « action de masse » en rajoutant néanmoins cette petite phrase : « L'ouvrier en question, et quelques autres énumérés doivent être remis à la disposition du ministère de l'Intérieur ».

Sacré Marcellin ! Il nous avait caché qu'il avait des actions à la CGT-Renault.

Cette mini-purge n'est que le début d'une purge générale contre les « gauchos » de la régie, pardon, des fascistes. Propos tenus par le secrétaire général CGT. En attendant « l'ordre règne à nouveau aux usines Renault ! » s'étonner qu'elle agisse ainsi des deux côtés, que ce soit UDR ou PC, ou « casse » du gauchiste et de l'anar, pour viole sa carcasse pourrie, mais comment ?

Le Syndicat national (section F.O. de Marcoule), fédération « Chimie », où nous comptons de nombreux camarades, nous communique :

RÉSOLUTION

METHODES D'ACTION DANS LES STRUCTURES NOUVELLES

L'Assemblée générale des Adhérents FORCE OUVRIÈRE-Marcoule, réunie le samedi 17 janvier 1970,

PROCLAME qu'un des buts de notre syndicalisme est de mener les travailleurs à la conduite de l'économie, donc des affaires du pays, en dehors de toute influence politique partisane.

DECLARE que, pour le monde du travail, il n'y a pas d'alternative : le pouvoir économique aux travailleurs.

AFFIRME par conséquent, que la concertation, proposée par le pouvoir capitaliste, n'a pas les mêmes buts que l'idéal et l'action du mouvement syndical.

MANIFESTE son intention de laisser en place les structures actuelles qui découlent du mouvement révolutionnaire de mai 68, car :

MINOS ? MINOTAURES ?

Parce que sans doute plus nivelant, plus absorbant et plus contraignant, le système, tous les systèmes autoritaires, crée un climat de violence et ce qui en découle : une répression.

Comment s'étonner alors si le chemin que prennent la revendication de diverses couches sociales et la lutte de groupes « gauchistes » est celui que la société emploie systématiquement contre tous ceux qui vont à l'encontre des institutions, des lois, en bref, de l'ordre « établi ». Comment comprendre autrement ces mouvements de désordres et de casse qui se perpétuent depuis 1968 par une jeunesse en révolte, ce spectaculaire et efficace blocus des routes entrepris par les routiers

il y a quelques jours ou, aujourd'hui encore, l'agitation des commerçants.

Sans doute aussi parce que tous les grands problèmes ont leur résonance internationale, de l'ouest à l'est sans exception se développe ce vent de la violence. Que ce soient des rapt d'ambassadeurs aux détournements d'avions, on attribue ces actions à tort ou à raison, aux révolutionnaires. A tort ou à raison, car les détournements d'avions, pour ne citer que cette action, ne sont pas toujours revendiqués par une organisation ou un groupe révolutionnaire. Quelquefois, ils semblent être réalisés par des individus dont les motivations particulières correspondent davantage à un objectif individuel.

Une autre réflexion me vient à l'esprit à propos de cette action, notamment sur l'appareil détourné à Séoul. Si nous ne pouvons nier le caractère révolutionnaire de ce groupe communiste japonais, nous ne pouvons et ne devons pas accepter, sous ce fallacieux prétexte, l'action qu'il mène. La violence révolutionnaire employée à bon escient se justifie lorsqu'elle correspond à une réplique, à un contexte particulier (Amérique latine, par exemple). Mais lorsqu'elle met en jeu des personnes innocentes, si je puis m'exprimer ainsi, et qu'on les manipule comme des objets sous couvert d'une idéologie, lorsqu'elle détruit, saccage sans motif sérieux et impératif, cette violence se retourne nécessairement contre tous ceux qui sèment, sous quelque forme que ce soit, les idées révolutionnaires.

Roland BOSDEVEIX.

MÉCONTENTEMENT ou lutte des classes

Il y a en France près de 1 500 000 travailleurs dans les transports routiers, le mouvement de mars n'ayant engagé que les routiers limitons-nous à ce secteur. Regardons les tristes conditions de travail que les propagandistes syndicalistes et encore moins révolutionnaires ont ignorées jusqu'à maintenant.

Le routier travaille jusqu'à 80 heures par semaine, on a vu des feuilles de paye de 327 heures mensuelles. Journées de 10 à 12 heures par jour et une autre partie non payée de disponibilité pendant le déchargement et le chargement.

La législation prévoyant un repos toutes les 8 heures de route qui ne peut être respecté vu la longueur des trajets, on s'explique alors pourquoi ils réclament la hausse de leur limitation de vitesse de 85 km/h et 65 km/h suivant le tonnage.

Pour un tel travail le salaire se place aux alentours de 1 000 F par mois pour 40 heures à Paris. 750 à 900 en province.

Et avec les annuis du métier, Code de la route, itinéraires obligatoires aux poids lourds pour le passage des villes, deux fois plus long.

La législation de la route paraissant à première vue faite contre les patrons ceux-ci ne sont pas gênés jugez-en :

Pour la vérification des véhicules par l'ingénieur des mines afin qu'ils ne

soient pas cause d'accident. Tout se passe dans le garage. Dans le meilleur des cas l'opération prend 5 minutes. Le camion à vide.

« Démarez ! Passez la seconde ! Freinez ! C'est bon. Faites voir vos stops ! Ça va ».

Et le patron part avec lui boire un coup au café du coin.

En cas d'accident et quelle qu'en soit la cause, le chauffeur est le seul responsable devant la loi : Retraits de permis, passage en correctionnelle et même la réclusion criminelle, et nous connaissons trop bien la pratique des sursis judiciaires et ce que cela peut coûter. Il existe plus de 15 conventions collectives différentes pour les travailleurs des transports, aucune n'est respectée et on peut affirmer et prouver qu'aucune n'a été conclue avec l'assentiment ni l'avis des intéressés et même ceux-ci seulement informés.

Les rémunérations prennent des formes diverses. Rémunération horaire, mensualités forfaitaires, salaire au trajet, au kilomètre parcouru, sur la base du tonnage voire même la participation aux bénéfices trafiqués comme tout eux aussi !

Les organisations de défense des travailleurs sont : la C.G.T., aucune implantation ; la C.F.D.T. idem ; toutes deux parlent avec le ministre, la C.G.T.-F.O., la plus représentative en est à

reformer les conventions qui ne peuvent être appliquées.

Et la superbe : Confédération nationale des salariés de France C.N.S.F. La création de la C.N.S.F. a eu lieu dans les années d'après-guerre. Mais il faut remonter en 1935 pour comprendre ce qu'elle est exactement.

Un financier De Seculieu monte une entreprise gastronomique (Les Routiers) qui en échange d'une somme, donne droit au restaurateur d'apposer le pannonceaux « Les Routiers ». On invente la priorité à prix fixe pour les chauffeurs. Le syndicat n'est autre que l'appendice de cette société financière qui en 1969 a rafflé 180 millions de francs anciens de bénéfices, elle s'adjoint aussi, un journal, des revues techniques, « les Amis des Routiers », etc. Ce syndicat est dirigé par des hommes aux noms à particules. De Seculieu, De Vauceure, etc., et dont les permanents syndicaux sont recrutés, tenus bien, par concours, comprenant entre autres, la rédaction d'une demande d'audience à un ministre. Les professeurs sont de droite évidemment. Quand on additionne les membres des différents syndicats on arrive à un taux de syndicalisation de 1 %. Voilà pour la représentativité.

Nous pensons que c'est dans un tel milieu que le barrage des routes du 20 et 21 mars a surgi d'une façon assez spontanée. A l'annonce du projet provocateur de Marcellin interdisant la cir-

culation des poids lourds pendant les week-ends. Ils s'arrêtaient donc au milieu de la route et firent des barrages de leurs camions. Il s'ensuivit Porte de la Chapelle, par exemple, un embouteillage monstre devant lequel des anarcho-syndicalistes après avoir dénoncé les pontes syndicaux que les camionneurs viderent d'ailleurs. Une audience en vue de négociation avec le ministre des Transports a pu être obtenue. Et une fois n'est pas coutume, on a pu voir une délégation en bleu de travail être reçue chez le ministre. Il ne pouvait plus faire autrement : « l'action directe » lui avait forcé la main.

Espérons qu'ils continueront à prendre conscience de leur force et qu'ils ne se laissent pas embobiner par les politiciens se faisant un plaisir à les relancer sur des revendications catégorielles et hiérarchiques, ou même à la suite des commerçants pour la grande gloire des « Routiers ». Cette profession, relativement neuve, reste sans expérience des mouvements sociaux. Ce terrain neuf va-t-il prendre goût à l'action sociale et s'apercevra-t-il enfin que 327 heures de travail par mois avec comme possibilité de défense : être syndiqué chez le bistrot est digne de « gugusses » d'un autre âge. Et l'avenir n'est-il pas au syndicalisme libertaire.

Clovis et Ernest.

L'ÉGALITÉ DES CHANCES

Les faux problèmes de l'information télévisée

La bonne volonté ne suffit pas ! L'information télévisée est l'illustration de cette évidence. Placée par les structures de l'office dans un cadre étroit, l'équipe de la première chaîne du journal parlé piétine. Et l'information qu'on nous dispense, telle une balle de tennis, vient buter contre les interdits avant de retomber amortie au pied du commentateur.

L'information parle-t-elle d'un conflit, d'une décision politique, d'une évolution économique, pour la rendre vivante l'informateur sera obligé de choisir ses « témoins » dans un cercle délimité. La marge, que lui permettent les structures étroites, baroques, indéfinies de la télévision, les impératifs qui guident sa carrière professionnelle, les us et coutumes le maintiendront dans un champ imposé par le conformisme politique, économique, social, moral.

Et le commentateur s'en tirera par une pirouette. Il réunira, pour donner du poids à l'information, tous les représentants des nuances de l'opinion reçus dans la société. Les autres, ceux qui restent en marge, qui contestent cette société, il les ignorera. Le jeu sera faussé, son information sera dépassée à l'instant où il nous la livrera. Il échouera quelle que soit sa bonne volonté à traduire la réalité. Car, par essence, cette société est conservatrice. Et ce sont justement les opinions que le commentateur négligera et quel que soit leur impact sur l'information, qui donneront un visage différent à la société lorsqu'elle cessera d'être figée et entrera en évolution.

Cette espèce d'impuissance à se servir de tous les matériaux, à bloquer l'information télévisée et la réduire à un constat. Et, à ce stade, l'information est forcément en retard sur l'événement. Avant de prendre un caractère spectaculaire, l'événement est en gestation et c'est justement à l'information de détecter ce cheminement obscur de ce qui sera la réalité de demain. Et c'est cette faculté de voir plus loin et en dehors du réel quotidien qui confère à l'information sa raison d'exister et qui est le gage de sa liberté.

Cette impuissance des grands moyens d'information, y compris la télévision, d'informer objectivement la population explique la stupeur de la société lorsqu'elle est brusquement placée devant des événements de la dimension de Mai ou Juin 1968.

Cette carence de l'information télévisée, toujours en retard d'une « guerre » explique la colère de groupes économique-sociaux écartés du petit écran alors qu'ils ont le sentiment que ce sont eux qui ont construit la trame que le commentateur livre au public.

Colère des commerçants devant un débat télévisé qui, cyniquement, ignore les éléments dynamiques qui en constituent le centre. Colère des paysans, décrite de l'extérieur, et sans que l'office sollicite leur participation au débat. Colère des journalistes, etc. Colère générale qu'exaspérera la venue au micro « de barons », représentants sociaux professionnels nantis, restés à l'intérieur du cadre sociétal, et dont les déclarations ne feront illusion à personne. C'est Nicoud qui est, aujourd'hui, au centre des rapports entre le petit commerce et l'Etat, et l'information nous présentera Gimgembre. C'est Lambert la clé du problème de la petite paysannerie et nous verrons apparaître Blondel. Ce sont les journalistes en grève qui tiennent le sort de l'information et c'est le président du syndicat patronal de la presse que nous écouterons à la télévision.

Dans un cas comme dans l'autre, ce ne sont pas ceux qui contestent, qui remettent en question, que la télévision, fille soumise de l'Etat, nous présentera, mais les autres, ceux qui servent de tampons, qui entendent même, si l'Etat doit lâcher du lest, rester à l'intérieur du système : les notables en un mot dont les situations les obligent à vivre une fesse sur la profession, l'autre sur les marches du Pouvoir.

Non, l'information télévisée n'est pas libre, et le dernier face-à-face a illustré éloquentement cette impuissance de la télévision à traduire correctement les courants profonds qui secouent la société contemporaine.

Les frères siamois

Giscard d'Estaing comme Servan-Schreiber sont des personnages consulaires. Leur origine est identique. Tous deux restent des partisans du système capitaliste. L'un comme l'autre cherchent à prolonger ce système en proposant des modifications de détail qui tiennent compte de l'évolution économique. Ces propositions sont construites de façon à amener aux affaires ou au Pouvoir le clan qu'ils représentent. L'intérêt contradictoire des deux clans, dont ils sont les champions, va naturellement les opposer sur la forme, mais sur le fond ils sont d'accord. Ajoutons que, l'un comme l'autre, sont des personnages de qualité.

Le sujet choisi par les meneurs de jeu, qui feront de la figuration au cours du débat mais cela était peut-être mieux ainsi, était « l'égalité des chances ».

Egalité des chances, pour quoi faire ? On ne nous le dit pas. Par pudeur, probablement ! De toute façon, nous avons compris. Il s'agit de l'égalité pour tous d'accéder aux situations privilégiées qui constituent les assises pour la classe dirigeante. Une affaire de famille, somme toute, ou plutôt il s'agit de renforcer la sainte famille du capital, de la stabiliser, de la régénérer en y introduisant des éléments venus du peuple et qui finiront par s'adapter.

Ce jeu télévisé veut que les deux partenaires (j'allais écrire les deux candidats) s'expriment à travers un film d'un quart d'heure qui résume les éléments du problème qu'on leur demande de résoudre. Disons que ni l'un ni l'autre ne nous feront oublier René Clair ou Renoir ! Ce genre de cinéma démonstratif avec des arrière-plans politiques est naturellement emmerdeur. La vie se prête mal aux images d'Epinal. Ce sont les situations et non pas les chromos édifians qui témoignent et convainquent. Quelques habiles techniciens du cinéma arrivent à rendre ce genre supportable aux habitués de ciné-clubs. Ni Servan-Schreiber ni Giscard d'Estaing n'ont réussi ce miracle.

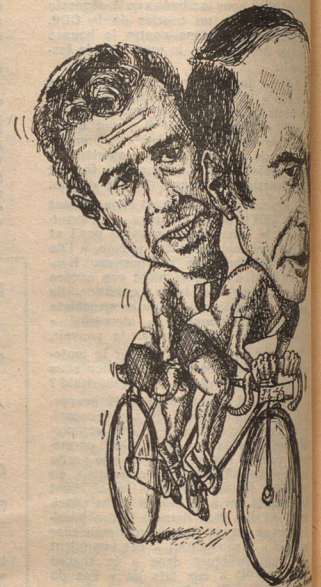
L'inégalité des chances, tous deux nous la démontrent en évoquant le milieu différent où est placé l'enfant dès l'âge de la scolarisation et ils ont assurément raison. Le film du ministre des Finances étend le débat. L'homme a besoin de considération, il faut qu'il la trouve dans sa profession, proclame-t-il. Il n'a pas tort, même si son propos relève plus du patronage que de l'économie politique. Le secrétaire du parti radical lui, met l'accent sur l'économie et personne ne le démentira, même si cette économie nouvelle qu'il nous propose reste une économie de classe.

L'un comme l'autre sont conscients de la sclérose qui gagne la classe dirigeante. L'un et l'autre veulent la placer dans le courant d'une histoire dominée par l'efficacité. Servan-Schreiber, naïvement, vend la mèche lorsqu'il nous dit à peu près ceci : « Il faut renouveler les hommes qui dirigent la production, les choisir, non plus par filiation directe, mais après une sélection rigoureuse et tenant compte de leur capacité technique, faute de quoi, ajoute-t-il, nous risquons de fomentier des révoltes qui conduiront à la révolution ».

Et, pour l'ancien directeur de « L'Express », il faut dès la maternelle mettre la jeunesse en hibernation de façon à faciliter le tri qui désignera les élus aux directions de l'économie capitaliste.

Sur le fond, Giscard d'Estaing est d'accord avec Servan-Schreiber. Cependant, homme de la grande bourgeoisie, il veut conserver la structure actuelle de la classe dirigeante. Il repousse pas l'appoint d'une fraction intellectuelle de la jeunesse ouvrière issue des écoles. Mais il s'agit pour lui de régénérer la bourgeoisie sans en modifier sa composition héréditaire dont la stabilité est assurée par la propriété transmise de façon héréditaire.

L'un comme l'autre, en se réclamant du libéralisme touché par l'évolution, s'approprient un enseignement qui prend ses sources dans la Révolution de 1789. Le ministre, comme les libéraux de l'ancien régime, se contentera de l'appoint fourni par une classe dont seuls les éléments seraient intégrés. Son adhésion à « le jacobin » renouvellerait volontiers la vente de « la vente des biens nationaux ».



UN BEAU TANDEM

qui consisterait à renouveler entièrement la classe dirigeante. L'un et l'autre devraient savoir pourtant que de ces brassages « révolutionnaires » il en sort, comme en 1918, un mélange, une refonte des classes dirigeantes antagonistes réunies dans un intérêt commun.

Bien sûr, le débat qui suivra la présentation des films et le commentaire destiné à les justifier se dérouleront à un autre niveau. La politique reprendra ses droits : « Monsieur, vous avez dit cela, Monsieur, vous avez fait ça, vous êtes en contradiction, monsieur. Oui, monsieur. Non, monsieur. » Une sombre histoire. Mais une autre guère plus limpide où il est question de Dassault ont fait et feront encore couler l'encre.

« Blanc bonnet et bonnet blanc », dit Ducloux qui, au Sénat, se frotte à des gens remarquables. « Mon cul, ma chemise », hurleront les barbus de Nanterre en coiffant un prof de poubelle !

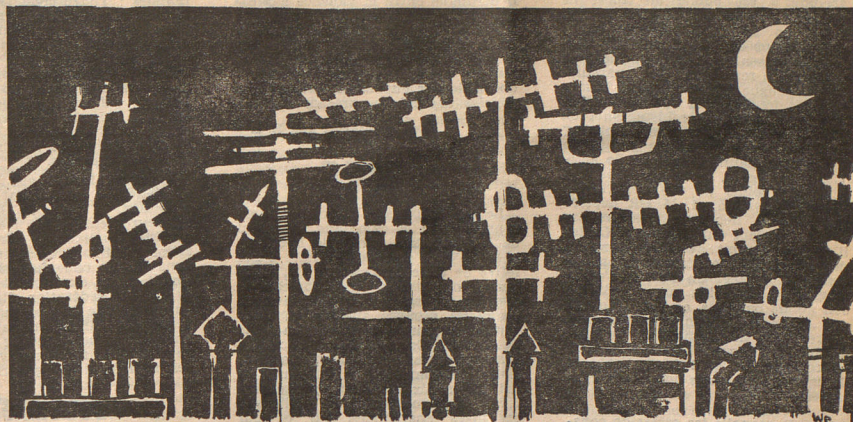
Siamois, les deux personnages le sont dans leur film comme dans leur propos. L'égalité des chances pour eux autre chose que l'égalité des chances de rejoindre la classe capitaliste.

Le mensonge par omission

La seconde partie du débat est réservée à l'auditoire diversifié. Un tableau fourni par des spécialistes nous informe des résultats du sondage d'opinion sur l'égalité des chances. Celui-ci représentera, non pas le potentiel de ce problème éveillé, mais les répercussions de l'égalité des chances peut avoir sur les conditions individuelles des gens interrogés. Et cela pouvait pas en être autrement.

Imaginez-t-on un instant un sondage d'opinion qui, au mois d'avril 1968, nous eût laissé voir les événements de mai et de juin ? Cela n'aurait pas !

Pages réalisées par Maurice Joyeux



Le fond du problème

qui, demain, seront nantis ou ne le seront pas. L'égalité des chances est donc la codification des inégalités de façon à retirer à chacun le prétexte de s'en plaindre. Un tiers en quelque sorte, où l'on fournirait à chaque joueur toutes les combinaisons possibles du pari. Au dernier degré, alors que nos techniciens de l'affaire auront rassemblé tous les éléments égalitaires des inégalités, le résultat relèvera de la loterie. Le ministre, qui est un peu moins cynique ou peut-être un peu plus poli que son acolyte, murmurerait : « L'égalité n'est pas possible ». Parbleu, monsieur le ministre au droit commun ! Impensable, pas !

Dans le cadre même de la proposition qui nous est faite d'égaliser les chances, dès le départ le jeu est faussé par les inégalités devant lesquelles se trouvent placées les grandes industries nationales lorsque se répartit le revenu national. Même à valeur égale et à diplôme égal, l'homme se trouvera placé en état d'infériorité suivant l'industrie qu'il aura choisie pour exercer sa profession.

Au cours des siècles, les industries se sont développées de façon hybride et les économistes libéraux s'en sont rapportés à la fameuse loi de l'offre et de la demande pour les éliminations nécessaires à l'assainissement du marché. Dans la mesure où on faisait sienne la loi de la sélection naturelle, qui supprime le plus faible au bénéfice du plus fort, ce raisonnement du capitalisme libéral pouvait sembler logique. Tel a été le système jusqu'à la naissance de la grande industrie moderne.

Mais le développement de l'industrie risquait de jeter hors circuit des milliers de producteurs qui pouvaient devenir la proie des organisations révolutionnaires et, chose encore plus importante, de prolétariser une fraction considérable de la classe possédante, intéressée à la stabilité d'une industrie artisanale ou simplement dépassée par les progrès techniques. La solidarité de la classe possédante, intéressée à la stabilité sociale, est intervenue sous des formes multiples. Opérations financières et bancaires, prêts et dégrèvements de l'Etat, associations de défense. On a formé des zones géographiques de salaires et de prix. On a contenu le prix de revient en contenant les salaires. Puis la politique s'en est mêlée : politique incohérente, contradictoire. Dans ce domaine économique, pour protéger une clientèle électorale de l'Etat, les partis, les groupes de pression ont conservé le plus possible même lorsqu'ils amendaient. Prenons un exemple :

Les houillères du Nord ne sont plus rentables. Le charbon exporté d'Angleterre revient moins cher, il est meilleur ! Tous les groupes de pression se sont cependant associés pour perpétuer cet état de choses ? Les organisations ouvrières,

qui n'étaient pas persuadées que les mineurs retrouveraient d'autre part les avantages arrachés par cinquante années de luttes. L'environnement qui vit du charbon. Les politiciens locaux dont la situation est le fruit des conditions économiques. Et, en dehors même des inégalités, toute une jeunesse poussée par un nationalisme imbécile de métier.

Et ce phénomène s'est répété de multiples fois depuis le début du siècle. Son acuité s'est encore accrue lorsqu'il mettait en cause des industries privées, donc des féodalités locales soutenues par leur classe ou plus simplement par des forces politiques qu'elles avaient installées ou qui comptaient sur leur influence pour s'implanter. De ce problème, Servan-Schreiber n'a vu que la capacité gestionnaire. En transformant la direction des industries à vocation nationale, il a cherché l'efficacité du régime capitaliste. Il désire choisir dans un réservoir humain plus vaste les grands commis qui assureront la pérennité du régime.

Giscard d'Estaing, l'homme des grandes dynasties bourgeoises, échouera à maintenir l'homogénéité de sa classe grâce à un dosage raisonnable. Servan-Schreiber, lui, peut réussir à renouveler la classe dirigeante du pays. Mais, alors, pour lui comme pour tous ceux qui veulent remplacer la société actuelle, il lui faudra procéder à des transferts, bouleverser la répartition actuelle du revenu national, payer le travail à sa valeur réelle, sans tenir compte des intérêts particuliers, des traditions, des intérêts politiques.

Mais construire une égalité économique entre les productions industrielles, paysannes, les services d'échanges ou de coordination, c'est-à-dire établir une égalité horizontale entre toutes les industries et les services, n'empêchera pas les inégalités de se continuer à travers la valeur attribuée aux différentes fonctions dans une même industrie : c'est l'inégalité verticale de hiérarchie.

Cette inégalité-là, Servan-Schreiber n'entend pas la remettre en question. Tout au plus, il veut organiser la compétition pour savoir qui en seront les bénéficiaires.

Des débats comme ceux que nous propose la télévision sont de faux débats objectifs sur de faux problèmes. La véritable question que personne ne proposera est celle-ci : « Comment supprimer le facteur-chance dans la recherche d'une carrière ? » Et, à cette question, il existe une seule réponse : L'égalité ! non pas l'égalité des chances, mais la suppression du problème des chances par l'égalité économique d'abord entre les industries, les services, mais également l'égalité entre toutes les fonctions de ces activités.

Ni Servan-Schreiber ni Giscard d'Estaing, pas plus que leurs prédécesseurs Debré ou Duclos ne vous proposeront cette solution. Les uns veulent conserver le système, les autres veulent remplacer la classe dirigeante actuelle par une autre. Chacun cherche une méthode différente pour perpétuer l'exploitation de l'homme. Aucun ne veut faire la révolution sociale qui sera égalitaire ou qui ne sera pas !

Ce qui est l'élément essentiel de l'évolution échappe à la grande masse des hommes qui raisonnent le présent immédiat, la réalité de demain échappe à l'information. Le sondage, au même titre que l'information télévisée et pour les mêmes raisons, ne peut donner qu'un approximatif dépassé. Il est conservateur et par conséquent objectivement faux lorsqu'il prétend à autre chose qu'une constatation limitée. D'ailleurs, ceux qui sollicitent de tels sondages font tout pour qu'il en soit ainsi.

A propos de l'égalité des chances, imaginez-t-on un gros capitaine d'industrie vous dire autre chose que : « Je suis arrivé, mais moi j'ai travaillé m'occuper ». Un pauvre hère vous répondrait autrement que : « J'ai pas eu de pot... » Un citoyen quelconque réfléchit sur les formes que devraient revêtir l'égalité des chances autrement que par rapport à son problème particulier. Pour avancer dans ce problème, il eut fallu poser une question dans le genre de celle-ci : « Si on supprimait les différenciations économiques ou morales entre les fonctions, croyez-vous que le problème de l'égalité des chances se poserait de la même manière. »

Cette question personne n'a eu l'idée saugrenue de la proposer et celles que l'auditoire posera aux deux compères resteront forcément dans le cadre délimité par l'information officielle et ne franchiront pas le cercle où celle-ci entendait les maintenir ? Cependant et avec cette restriction, elles ne manqueront pas d'intérêt. Elles seront de trois sortes.

Les premières s'adresseront à Servan-Schreiber. Un paysan et un étudiant lui demanderont les mesures qu'il compte prendre pour éviter l'échec que fut celui de Mendès-France, il y a quinze ans. Modification de l'assiette de l'impôt, suppression de l'héritage des instruments de production d'importance nationale, transformation de l'école à partir de la maternelle, telles seront en gros les solutions proposées par le secrétaire du parti radical. Ces solutions ne dépasseront pas le cadre de propositions électorales, possibles et raisonnables, soulignera leur auteur.

La seconde série de questions aura trait aux catégories sociales professionnelles dans leur rapport avec l'Etat. Giscard d'Estaing s'en tirera par une pirouette, qui, elle non plus, n'aura pas déparé les tréteaux électoraux. Pour le ministre comme pour son adversaire, les entreprises doivent être rentables, faire du profit, de la plus-value. Cependant, il existe un problème social. On ne peut pas laisser éliminer brutalement les plus faibles (qui sont les plus nombreux et par surcroît des électeurs). L'Etat soutient les agriculteurs moyens en attendant qu'ils se reconvertisent, il se préoccupe des petits commerçants. Suivant le ministre, on favorisera la concentration, on soutiendra le morcellement. Ici on allègera un impôt, là on surchargera un organisme social. Tout le monde doit y trouver son compte, savant dosage où justement la chance sourira à ceux qui savent profiter du moment pour la faire pencher en leur faveur.

Enfin la troisième question fut posée par une jeune étudiante. Elle aurait pu l'être de façon différente, mais, telle qu'elle l'était, une réponse sur le fond remettait en cause toute la discussion.

« Estimez-vous, demandait l'étudiante, que la situation, qui était la vôtre dans votre jeunesse, les conditions économiques et sociales qui sont les vôtres aujourd'hui, vous qualifient pour ce débat ? Ne croyez-vous pas qu'à la place de l'un d'entre vous il n'aurait pas été préférable de voir un véritable représentant des catégories contre lesquelles joue la chance au moment du choix d'une carrière. »

Nous eûmes alors le seul moment d'émotion vraie du spectacle. Applaudissements dans le studio, sourires contraints des officiels. C'est le ministre qui répondra avec l'approbation de son compère. On les avait choisis ! Qui, on ? Parce qu'ils étaient des hommes politiques. Parce qu'ils étaient responsables, en état de proposer des solutions, etc. Et tout le monde de se congratuler.

A la question que posait l'étudiante, il aurait suffi d'ajouter : « Mais cette chance pour laquelle vous réclamez l'égalité qu'est-elle au juste ? Quelle est son origine, son utilité ? sa fonction exacte ? et nous aurions alors pu aller au fond du problème. »

Le recours à la chance sous n'importe quelle forme imaginable est la démonstration de l'inégalité qui existe entre les hommes. L'égalité des chances n'est rien d'autre qu'un choix entre ceux

ALLEMAGNE DE L'OUEST

Dans le numéro de mars de « Befreiung » est publié un appel de Cavalier au nom de la CRIFA pour la tenue en 1971 d'un congrès allemand européen. Nos camarades allemands pensent qu'il leur faut dès lors tenir une « rencontre » des anarchistes de langue allemande pour discuter en premier lieu la constitution d'une fédération anarchiste. On propose pour cette rencontre Hambourg pour Pentecôte 1970 et le groupe de Hambourg manifeste une réelle activité à cet égard. Dans « Befreiung » plusieurs points de vue s'expriment sur l'organisation : le M. GR déplore l'absence de lien entre les groupes et les individus qui s'ignorent. Certes il ne faut point s'orienter vers un parti à la mode léniniste mais il convient de créer un Bureau d'organisation, à condition que ce principe soit admis par tous, ce Bureau ayant une tâche de liaison, d'information, de relations internationales, et aussi d'éditions d'ouvrages, brochures, tracts anarchistes. Ce qui fait c'est « la décentralisation mais non la désorganisation ».

2) G.F. rappelle les essais de constitution d'une fédération anarchiste, essais qui n'ont pas abouti. Il se prononce pour la fondation d'une fédération ayant trois tâches principales : un secrétariat soutenu par les cotisations des groupes et des isolés qui aura un travail de liaison et d'orientation et si possible, de coordination des actions engagées ; un « cercle de travail » se consacrant aux relations internationales et publiant pour l'usage des camarades un bulletin contenant toutes les informations internationales utiles : la fédération désignerait les camarades les mieux qualifiés pour la représenter aux Congrès internationaux. Mais, en dernière analyse, ce qui compte c'est l'activité des camarades et des groupes.

3) M. H. se méfie des tendances conduisant au dirigisme d'un appareil. Le salut n'est pas dans l'organisation, mais plutôt dans l'action des individus et des groupes. Certes il est utile qu'il y ait des organes de liaison, mais l'essentiel c'est la multiplicité des contacts personnels, les contacts entre groupes et au-delà des frontières.

Nous tiendrons nos camarades au courant de ce que décideront nos camarades.

Le numéro 4 de « Neues Beginnen » contient une longue déclaration de principe : « Qu'est-ce réellement que l'anarchisme ? » Ce texte contient

d'excellentes choses. En particulier il distingue entre la violence agressive et le terrorisme sans nécessité d'une part, et la violence défensive et le terrorisme dirigé contre des tyrans d'autre part. Il semble que ce numéro donne de « Neues Beginnen » une meilleure impression que certains articles des cahiers précédents.

Le Secrétariat aux R. I.

SUÈDE

Le secrétariat aux R.I. est entré en rapport avec la camarade Gröndhal de l'organisation syndicale libertaire (SAG). Voici quelques extraits d'une lettre de cette camarade : « L'anarchisme n'existe plus en Suède comme mouvement organisé. Au plus, il existe de petits groupes anciens ou nouveaux. Le journal « Brand » a cessé de paraître. Ceux qui ont des conceptions anarchistes s'affilient à la SAC. Notre hebdomadaire « Arbetaren » qui tire à dix mille exemplaires informe continuellement le public sur les idées anarchistes, sur ce qui arrive dans le monde libertaire, sur les nouveaux titres. Personnellement je crois que le temps serait venu pour lancer un nouveau mouvement anarchiste, car la jeunesse, ici comme partout, est très sensible aux idées anarchistes. Beaucoup qui ont un tempérament libertaire vont avec les groupes marxistes-léninistes ou ils ne se sentent pas à l'aise, ou avec les divers groupes « d'action ».

Malgré la « société de bien-être », la Suède n'est pas le pays de la paix sociale qu'on vante partout. Une grève sauvage a éclaté chez les mineurs du Grand Nord et intéresse 5 000 ouvriers. Les raisons en sont la diminution du revenu réel des ouvriers, l'insuffisance des mesures de sécurité, les différences entre les conditions de vie des ouvriers et des employés et techniciens. La SAC après la nationalisation des mines en 1956 s'était prononcée pour l'autogestion ouvrière. Elle n'a pas été suivie et elle lutte à la fois contre l'Etat-Patron et la grosse organisation syndicale socialiste (LOV) qui joue le rôle de gardien de l'ordre. Cette grève constitue, dit notre correspondante, un échec terrible pour le socialisme suédois.

HOLLANDE

Le secrétariat aux R.I. est entré en relations avec le rédacteur Théo Harsman du journal mensuel « Rech't voor allen », organe de la Fédération

des socialistes libertaires : il s'agit d'une revue (22x28 cm) de 30 pages. Le numéro du 31 janvier contient de nombreuses informations internationales : Yougoslavie, Grèce, le problème des Noirs en Amérique, etc. Cette revue est la continuation de « De Arbeider » qui avant la dernière grève était déjà vieux de 50 ans. Outre la Fédération, il existe un groupe de camarades qui édite « De Vrije » qui fut jadis fondé par le militant Domela Nieuwenhuis (mort en 1919). Nous avons écrit à des camarades de « De Vrije » et espérons avoir des réponses.

Harsman insiste sur l'action des étudiants qui combattent l'autorité et sont sur la voie de l'anarchisme. Malheureusement les trotskystes et maoïstes essaient de canaliser l'agitation étudiante. A signaler la crise dans l'Eglise et le fait qu'Amsterdam compte 50 % d'athées, et la Hollande 33 %. La Fédération était présente au congrès de Carare, mais Harsman pense que l'Internationale fondée a une vie bien peu effective et se réjouit de nouer des relations avec les groupes nationaux (Angleterre, France).

ITALIE

Au début de 1969, les luttes, en Italie, commencent à prendre les mêmes formes que celles du « Mai » de France : formation de comités de base, non liés aux syndicats, mais au contraire en conflit avec eux.

Le syndicat, qui peut toujours être contrôlé et sur lequel le capital s'appuie pour imposer son jeu politique aux ouvriers, perd son pouvoir sur la classe ouvrière et la lutte révolutionnaire réelle et spontanée des masses « risque » de ne plus être contrôlée par la classe au pouvoir.

Qu'est la classe au pouvoir en ce moment ?

Les groupes au pouvoir sont représentés par le centre gauche non lié aux masses et qui n'a plus l'appui des groupes économiques auxquels il ne peut plus garantir l'ordre social. Le centre gauche est donc isolé. Des conflits intérieurs entre les courants politiques qui le composent l'affaiblissent, et tout se résout dans un vide politique. Le centre gauche en arrive à craindre le danger de l'extrémisme de droite (colonnels grecs, débordements, attentats fas-

cistes de Lorenzo, etc.) et de l'extrémisme révolutionnaire de « gauche ». Le danger est réel.

La répression a commencé contre les anarchistes, ceux-ci n'ont aucune « couverture politique » et leurs idées sont implantées aussi bien chez les étudiants que chez les ouvriers.

Il y a en Italie une véritable exigence d'un déplacement « à gauche » que le centre gauche ne pouvait refuser qu'en le contrebalançant par le danger d'une révolution autoritaire (coup d'Etat fasciste). De cette façon, le centre gauche fait son propre coup d'Etat et continue son évolution autoritaire.

Le PCI cherche à récupérer la masse ouvrière qui se détache d'elle au profit souvent du CGIL, qui tente de s'adapter aux exigences des ouvriers en proposant des assemblées d'usine et le « statut des travailleurs » tout en occupant la tête au contenu vraiment révolutionnaire afin de lui enlever sa force réelle.

Les comités de base sont donc isolés, condamnés officiellement par le PCI qui les définit « anti-unitaires » et les accuse d'être la cause de la répression du patronat.

La chaîne des attentats et son point culminant : le carnage de Milan, a pour fonction de justifier en permanence la répression en gardant un climat de tension et de peur et en favorisant en même temps l'équivoque entre anarchistes et fascistes. A travers une politique qui condamne les extrémismes antiparlementaires, la gauche parlementaire (PCI-PSIUP, etc.) tente de ramener la contestation sur un plan bureaucratique et parlementaire.

La position du PCI est parallèle à celle du centre gauche, car tout en maintenant une opposition formelle il constitue les prémices de son entrée au gouvernement en offrant une garantie de l'ordre social et du progressisme programmé.

Le centre gauche s'est aussi reconstitué sur les bombes et sur la terreur.

Des Anarchistes de Milan.

POINT DE VUE SUR LA « RÉPRESSION »

Comme réalité, la répression est la principale, continue et presque unique activité de l'Etat italien, de l'unification de l'Italie à nos jours. La répression est une « découverte » que la gauche institutionnalisée a fait en 1969, pour cacher le fait que l'Etat italien est encore celui de 1920 ; pour cacher le fait que cet Etat — toujours aussi répressif — a fourni une patente de démocratisation ; pour cacher que le très fasciste « code ROCCO » est toujours en vigueur.

Cette répression n'est pas un fait extraordinaire, mais la résistance normale, criminelle et brutale d'un Etat resté fasciste dans ses structures les plus intimes (jusque dans la personnalité de certains fonctionnaires), refusant d'être contesté, car la Constitution qui le permet par les textes le nie dans les faits.

L'intensité de cette répression est directement proportionnelle à la demande de bien-être et de liberté des exploités.

Ceux qui prétendent découvrir l'existence de la répression en 1969 avaient de bons motifs pour la nier jusqu'à aujourd'hui en laissant pourrir l'Italie « d'après-guerre ».

L'Italie est restée fasciste jusque dans les formes. En supprimant une

personne on n'a pas changé la substance de la vie politique italienne.

La défense de l'immuabilité de l'Etat est un principe qui inspire celui qui veut le pouvoir à n'importe quel prix.

La défense de l'Etat fasciste, c'est la grave responsabilité que portent les gauches institutionnelles : le fait que ces fossoyeurs de la résistance et de la révolution aient découvert la répression en 1969 est la preuve de leur mensonge permanent.

Bombes provocatrices, victimes innocentes, victimes choisies d'avance par un montage policier, les gouvernements — de toutes les couleurs — ont employé ces méthodes en Italie sous le prétexte d'éviter la guerre civile. Et quand tout cela ne suffit pas, on fabrique des « coups de main » bien orchestrés (cela vient d'arriver et arrivera encore...)

La répression, c'est l'Etat italien, et les forces politiques qui feignent de le découvrir aujourd'hui sont des sacrilèges.

La répression c'est l'Etat. Il faut le détruire.

20 mars 1970.
Un groupe d'anarchistes italiens.

HOMICIDE A LYON

Le vendredi 24 mai 1968, place Bellecour à Lyon, des milliers de manifestants sont là, répondant à l'appel de l'UNEF et du PSU. Le cortège se dirigeant vers les bâtiments de la préfecture est stoppé Pont Lafayette par la police. Cris, slogans, barricades... puis un camion-benne apparaît et tente de forcer le cordon de la police (à Paris, les CRS ont employé ce moyen et se sont frayés un passage à l'abri de bulldozers). Mais le camion butte sur le trottoir puis-repart vers la gauche, fauchant en fin de course le commissaire René Lacroix, qui est tué sur le coup.

Les manifestants ne désiraient pas sa mort ; le ou les conducteurs du camion-benne non plus. Ils voulaient passer, c'est tout. D'autres victimes — qui ne furent pas dans le camp de la police ces fois-là — sont à porter au bilan de mai. Dossiers classés. Pas d'inculpation.

Le 24 juin 1968, lors d'un ratissage de la faculté de Lettres, Michel Raton est arrêté. « Il passe aux aveux complets », puis il se rétracte : « ... Il s'est vanté d'être dans le

coup pour faire bien... Une vantardise qui mène loin ! La police veut des coupables. Marcel Munch et Michel Mougins sont inculpés à leur tour pour « violences exercées volontairement avec l'intention de donner la mort ». Or, la seule inculpation qui pourrait être retenue serait « homicide involontaire » ; encore faudrait-il apporter comme preuve autre chose que les aveux rétractés d'un mythomane !

Michel Mougins, le dernier arrêté — un an après ses co-accusés — avait été remis en liberté provisoire en décembre. Il vient de mourir, d'une façon fort mystérieuse. Tout porte à croire que ne pouvant supporter l'accusation « d'assassin », ne pouvant ou ne voulant pas se réadapter à une société qu'il avait peut-être perdu espoir de changer, sans bruit. Il avait 19 ans. Les représentants de cette société plaident-ils coupables ou non-coupables ? L'homicide est-il involontaire ?

EMBRUNÉ

Abonnez-vous - Réabonnez-vous au MONDE LIBERTAIRE

Défendre le capital santé ou la santé du capital (1)

Les deux fameux ministres Boulin et Guichard firent sortir un arrêté au mois de septembre 1969, permettant de réduire le nombre des étudiants en médecine de 26 000 à 6 000. Cet arrêté inspiré du petit livre « jaune » du syndicat autonome, syndicat comprenant tous les médecins les plus réactionnaires et traditionalistes suscita des réactions diverses.

Premièrement les étudiants en médecine décidèrent de faire grève pour l'abrogation de cet arrêté. Ainsi presque la totalité des facultés de médecine furent le siège d'assemblées générales de discussions, etc. Les étudiants désiraient pouvoir passer des examens plus faciles et ne pas avoir une sélection guillotine. Comme on peut le constater ce ne fut pas une grève faite pour l'usager, comme ce fut prétendu, le tract distribué dans la rue par l'U.N.E.F. est très significatif rien que par son titre : « c'est de votre santé qu'il s'agit », c'était la recherche de l'appui de l'opinion publique. D'ailleurs pour avoir cet appui, il fut décidé que les étudiants remplissant des fonctions hospitalières continueraient à exercer ces fonctions. Surtout il ne faut pas croire que le carabin est un altruiste ; maintenant qu'il a obtenu quelques aménagements et des promesses, il ne dit plus rien et pourtant il n'y a aucun changement pour l'usager.

Les médecins réactionnaires dits de droite apportaient leur soutien à ce gouvernement qui enfin se montrait égoïste ; il est à noter que ces mêmes médecins sont comme par hasard les conseillers ou ex-conseillers du ministère sur le plan santé, exemple le professeur Delbarre doyen du C.H.U. Cochin est également chargé de missions « Affaires médicales ». Quant à J.-L. Tixier-Vignancour il félicitait ce brave Guichard pour sa fermeté dans la politique universitaire.

Pour les médecins progressistes, réformistes dits de gauche, c'était une aubaine. Pourquoi ces réactions de la part du corps médical réuni ?

Les médecins de la droite médicale dont la devise est « notre drapeau n'est ni rouge ni noir, notre emblème est un caducée » ne se soucient pas du public comme on peut le lire dans le rapport général de la commission des prestations sociales du V^e Plan. Cette commission constate au surplus que le volume d'activité des praticiens se trouvera limité de lui-même par leur insuffisance numérique au regard de l'accroissement des besoins et par la difficulté qu'éprouveraient la plupart d'entre eux à allonger des horaires de travail déjà tendus ». Ces médecins ne revendiquent pas dans la mesure où d'une part ils sont les alliés du pouvoir et d'autre part ils sont satisfaits pour le moment de leurs privilèges de caste et de mandarins. Ils veulent continuer à se faire appeler Monsieur le professeur, ou docteur, garder leurs privilèges qu'ils ont commencé à acquérir à la fin du XIX^e siècle. Cette époque fut marquée par les découvertes au point de vue scientifique par la suppression des officiers de santé et par la loi de 1891 sur le droit d'exercice de la médecine. Ils veulent avoir le même rôle et le même respect que le sorcier dans les tribus dites primitives. Aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour conserver le mythe du médecin et même l'amplifier. Sur certains points ils arrivent à leurs fins comme le montre ce sondage d'opinion fait sur « l'image du médecin dans la société française d'aujourd'hui » : 53 % des gens interrogés considèrent que c'est le métier le plus difficile à atteindre, 48 % des gens pensent que c'est le métier qui mérite le plus de considération. On peut remettre en cause ce sondage d'opinion, mais on peut constater que s'il est orienté, on voit

dans quel sens, mais en gros il doit représenter l'opinion générale. Or pour conserver un mythe il faut être peu et on honore toujours les gens quand ils sont peu. Et puis économiquement moins l'on est et plus les parts du gâteau sont grosses. Conclusion pour eux : il faut peu de médecins.

Par contre pour les médecins réformistes et progressistes qui parlent toujours au nom du bien public, cette grève fut la bienvenue et ils la soutinrent en proclamant : « Etudiants vous lutez pour des causes justes, il faut plus de médecins en France ». Car en effet défendre le capital santé ou la santé publique, la santé pour tous permet en principe d'augmenter le nombre de médecins et de soignants au nom de statistiques et d'arguments technocratiques. + de malades = + de médecins + d'infirmiers, etc. De façon bien fâcheuse la santé publique doit ainsi prospérer à l'augmentation du nombre de malades. Ces médecins donnent d'ailleurs la mesure de leur génie en transformant le jeu libéral de l'offre et de la demande en problématique du besoin médical et du droit à la santé. Or le besoin médical n'est qu'un terme fumeux qui ne peut être défini « il est plus facile de dire combien il y aura de médecins que de supputer combien il en faudrait ».

Concours médical

Quant au droit à la santé, en pratique ce n'est que le droit au respect. Par ailleurs, en démocratie même « avancer » tout droit s'assortit d'un devoir ; ainsi, accorder le droit à la santé c'est un peu imposer le devoir d'être bien portant. En ce sens, la santé devient obligatoire et il devient légitime au sens fort du mot de consommer ce qu'il faut

pour y parvenir, exemple : Régilait prend le lait à la source et vous l'offre écrémé pour votre santé.

Aussi, la politique de ces médecins dits de gauche est :

1) d'élargir le front des troupes, renforçant ainsi la pression revendicatrice ;
2) de faire une prospection systématique du marché (la consommation médicale augmente à peu près de 15 % par an) au bénéfice de ce corps médical d'où les statistiques qui sont toutes plus ou moins loufoques ;

3) rentabiliser ce nouveau secteur santé (ce terme de rentabilité est fort souvent employé par les médecins réformistes). Tout humanistes qu'ils soient, quand ils seront plus nombreux ils auront un pouvoir politique supérieur dans l'Etat et s'en serviront sans aucun doute pour leurs propres fins. Conclusion pour eux, il faut beaucoup de médecins.

Tous sont en effet d'accord pour que les futurs médecins soient des cadres dont le nombre sera plus ou moins grand suivant l'état avancé ou non du régime, de la démocratie voire de la « Révolution ». Quel que soit le débat, l'essentiel est que l'ordre hiérarchique et social soit maintenu ici comme ailleurs parce que la société délègue à une partie de ses membres la responsabilité apolitique de soigner une autre partie d'elle-même. Il est à noter qu'actuellement à la Chambre des députés, les soignants sont représentés d'une façon honorable, 67 députés (47 médecins, 16 pharmaciens, 4 dentistes) alors qu'il y a approximativement 55 000 médecins, c'est la profession la mieux représentée à cette Chambre. Sauvegarder la santé du capital ne serait-il pas leur premier but ?

TRINQUAL

(1) Capital santé, terme comique employé par les successeurs de Marx à partir de 1945.

Classiques de l'anarchisme

LE COLLECTIF

Grammaticalement, « le collectif » « non collectif » se dit d'un mot qui, bien qu'au singulier, désigne un groupe ou un assemblage de personnes ou de choses (une nation, une armée, un nombre) dans le domaine économique et social, il a une toute autre signification. Si, en biologie, on considère que la vie se présente comme une lutte constante entre deux facteurs, dont l'un est l'être vivant et l'autre le milieu ambiant et l'hérédité ; en sociologie, on peut admettre également comme une lutte constante entre deux facteurs, dont l'un est le collectif et l'autre le particulier. Philosophiquement et scientifiquement « le collectif » a, depuis longtemps, triomphé du « particulier » et il semblerait puéril de soutenir une thèse cherchant à démontrer que le concours de tous n'est pas nécessaire pour la vie harmonique des sociétés. Même dans la vie pratique de nos temps modernes, on a été contraint de donner certaines satisfactions, plus apparentes que réelles, il est vrai, mais qui marquent, néanmoins, une victoire, au collectif, et l'application de lois constitutionnelles, la prépondérance de l'esprit démocratique, même dans les puissances à régime monarchique, est une conquête du collectif sur le particulier.

Pour ceux qui ont, sociologiquement, « une croyance finaliste », c'est-à-dire qui conçoivent un but à atteindre et luttent pour s'en approcher — c'est le cas pour les anarchistes — le collectif ne se manifestera que lorsque sera complètement vaincu « le particulier » (nous ne donnons pas, ici, au mot « particulier » un sens péjoratif et ne l'employons pas dans le sens commun. Il représente, comme nous le disons plus haut, un des facteurs de la vie des sociétés modernes. Nous n'en faisons donc pas le synonyme « d'individu », mais il signale à notre esprit l'élément qui s'oppose à la réalisation, dans le domaine économique et social, du bonheur de la grande majorité des individus).

Il a suffisamment été démontré que toutes les richesses sociales, que tous les moyens de production, sont détenus par une faible minorité qui tient courbé sous son joug tout le restant de la population mondiale, pour que nous n'ayons pas besoin d'insister ; or, du point de vue anarchiste, l'on ne peut considérer que comme arbitraire cet ordre social et nous estimons que tout doit appartenir à tous, c'est-à-dire au « collectif ».

Il peut sembler paradoxal que malgré le développement des idées, et des démonstrations philosophiques et scientifiques qui concluent nettement en déclarant que l'ordre social continuera à être troublé tant que l'ensemble des individus ne sera pas assuré de sa vie matérielle, on en soit encore au règne du capital et de la ploutocratie et que les intérêts collectifs soient

sacrifiés aux intérêts particuliers. Les raisons en sont pourtant bien simples. Les diverses écoles sociologiques ont toujours cherché à libérer le peuple politiquement sans vouloir comprendre que la liberté politique était subordonnée à la liberté économique et que jamais la collectivité ne sera libre tant qu'elle ne se sera pas rendue maîtresse d'elle-même en livrant, à tous, les moyens de production détenus par le particulier.

De là découlent toutes les erreurs, et si la démocratie qui prétend être le régime politique qui favorise les intérêts de la masse, bénéficie d'un si large crédit, c'est que la masse elle-même s'est laissée prendre à cette illusion de la liberté politique.

D'autre part, l'individu est assez lent à assimiler les idées nouvelles. Il est attaché par l'hérédité et par l'ambiance aux vieux préjugés, et l'amour du calme et de la tranquillité l'éloigne de tous les mouvements révolutionnaires qui permettraient à la collectivité de conquérir son indépendance. Il faut, pour qu'une idée produise ses effets, qu'elle pénètre dans la grande majorité des masses. Une fois les masses convaincues, l'idée se matérialise ; sinon, elle est accaparée par ceux qui la déforment et n'en retirent que ce qui peut servir leurs propres intérêts.

Cependant, « le collectif » gagne chaque jour du terrain. Si nous disons que le régime monarchique constitutionnel est un progrès sur le monarchisme absolu, et que la démocratie est un progrès sur le monarchisme constitutionnel, ce n'est pas par opportunisme, ni pour soutenir l'un ou l'autre de ces régimes. Les Anarchistes sont convaincus de la nocivité de toute organisation sociale d'inspiration politique, et par conséquent d'essence autoritaire ; mais ils sont obligés de reconnaître que, au point de vue moral et intellectuel, l'esprit démocratique est une victoire partielle du collectif sur le particulier. La démocratie n'est que le « purgatoire » offert sur la terre aux masses populaires par les politiques. Il faut donc, pour établir un ordre social stable et qui donne satisfaction, non pas à une majorité mais à tous les individus, la victoire totale du collectif sur le particulier. Et cette victoire ne doit pas être politique, mais économique. Politiquement la victoire de la collectivité ne peut être qu'un mirage, une illusion et ne peut que perpétuer l'asservissement de l'individu.

Certains anarchistes individualistes s'effraient de la victoire du collectif et sont adversaires du communisme anarchiste. Nous ne pensons pas qu'il y ait là un danger pour l'individu ; car si, sur le terrain de la production du travail matériel, il est indispensable en vertu même des lois du progrès, de la science et de la nature, d'unir les efforts de tous pour amoindrir les efforts

de chacun, il sied de reconnaître que dans le domaine des idées, des choses de l'esprit, le collectif peut être une source de contrainte et il faut laisser à chaque individu sa liberté pleine et entière qui ne peut être subordonnée à la volonté d'un groupe ou d'une association quelconque.

J. CHAZOFF

Définition extraite de l'Encyclopédie Anarchiste.

Opportunisme et opportuniste

L'opportunisme social nécessaire et respectable, consiste à agir sur la base de principes et au mieux des « opportunités » pour servir un but. En ce sens, consciemment ou non, toute action sociale est opportuniste.

L'autre opportunisme, celui que nous dénonçons, renie principes et but propres et trouve dans le succès apparent ou réel — sa raison d'être et son but en soi.

C'est sous le signe de cet opportunisme en soi que vivent nos partis politiques, au point d'en avoir fait cyniquement une grande vertu. C'est aussi avec une amère satisfaction que l'on constate combien cet opportunisme porte avec lui sa punition, c'est-à-dire son impuissance.

Entendons-nous cependant, il s'agit d'impuissance créatrice. Ce qui veut dire que si l'opportunisme est la méthode tout indiquée des forces conservatrices et réactionnaires, elle est, par contre, mortelle pour les mouvements novateurs et révolutionnaires au sens profond de ce dernier terme. S'il s'agit en effet, de maintenir, envers et contre tout, des traditions abusives et des privilèges, seule l'habileté opportuniste et sans scrupule peut assurer le succès. Mais qu'il s'agisse, au contraire, de promouvoir des conceptions nouvelles, l'opportunisme apparaît bientôt comme un élément de désagrégation et de déchéance.

En fait, les meneurs opportunistes vivent d'une étrange, et cependant compréhensible, illusion. Ils croient conduire les événements alors qu'ils sont à leur remorque. Et malgré l'importance qu'on leur accorde, et plus encore, qu'ils s'accordent, ils font songer à ces augustes de cirque toujours affairés et glorieux comme si c'étaient eux qui menaient tout le jeu.

ERNESTAN.

PRENEZ LES JEUNES

Comité « Armée Jeunesse » de Poitiers, réunion du 8 janvier 1970 (premier sous-comité).

... Le sujet « Apports de l'armée au jeune effectuant son service militaire » sera étudié dans le cadre de la nouvelle réforme du service militaire : réduction à un an de service ; suppression du sursis dans la majorité des cas, tendant à un service universel ; service national pour les gens partant après 25 ans.

La majorité des membres du sous-comité semble se rallier à cette réforme. Les représentants du corps enseignant des facultés constatent en effet les difficultés éprouvées par les jeunes de s'adapter à leur première année universitaire. Ces difficultés sont dues à plusieurs facteurs : programme d'étude nouveau, méthodes d'enseignement différentes, mode de vie de l'étudiant sans ressemblance avec celui du lycéen, contacts avec un monde neuf, fatigue physique et intellectuelle ressentie après sept années d'études secondaires et l'épreuve difficile du baccalauréat. Ces douze mois de service militaire, avant l'entrée dans les facultés, apparaissent donc profitables à plusieurs titres :

— année de revitalisation : après sept années d'études fatigantes, ils permettraient de se revitaliser physiquement et moralement ;

— année de maturation ;

— année de réflexion : à 18 ans, le jeune n'est pas encore engagé dans la vie. Cette année lui permettrait de choisir, en connaissance de cause, un métier. Quelle que soit l'origine sociale et professionnelle d'une jeune recrue, on ne peut que constater les avantages d'une telle réforme...

Créée en 1957, la Commission Armée Jeunesse a, dès le début, cherché un appui auprès de « dirigeants » des mouvements de jeunes les plus divers : Scoutisme français, J.A.C., U.G.E., U.N.E.F., Ligue de l'enseignement, Fédération sportive de France, Union nationale des officiers de réserve, Chambre des métiers, Cercle Léo Lagrange, Fédération des maisons de jeunes et de la culture, Union chrétienne des jeunes gens, Conseil français des mouvements de jeunesse, Fédération unie des auberges de jeunesse, J.O.C., Cercle des jeunes agriculteurs et Jeunes des Charbonnages de France ; tous se retrouvèrent en son sein lors de la première réunion du 26 mars 1957.

Cette commission n'est en fait, qu'une partie de l'immense filet où l'Etat tente d'engluier les « Jeunes ».

En 1959, un sans doute illustre militaire, dont j'ai oublié le nom, déclarait, dans « L'Aurore » : « L'évolution des esprits dans les trente dernières années a modifié le point de vue simpliste de la théorie de la patrie... Nul ne peut plus ignorer que beaucoup de jeunes soldats arrivent à la caserne sans que ni l'école, ni leur famille ne leur ait donné la moindre teinture de patriotisme. Certains sont déjà des militants de l'internationalisme ; réceptifs aux propagandes et apêles à les répandre. Trop d'entre eux sont des sceptiques et des négateurs... La mission première de l'armée est de refaire l'armature morale de la jeunesse et de lui redonner dans le cadre national le sentiment de cette solidarité qu'elle ne trouvait guère dans les partis politiques ou les équipes sportives... La mise en œuvre de cette instruc-

tion civique est d'autant plus urgente que l'effort de la propagande subversive est plus accusé... Elle serait infiniment plus facile si elle était mieux préparée dès le jeune âge par celle des instituteurs et des professeurs... »

Une formation militariste des enseignants semble, bien sûr, la solution idéale, ou des « militaires enseignants »...

Faute de mieux, on avait lancé en 1958 « L'opération plage » où les C.R.S. et la police urbaine firent merveille. Puis en 1965 presque toutes les plages importantes et de nombreuses stations balnéaires eurent leur « clubs de loisirs » encadrés directement par la police. Le but était d'embarquer les jeunes pendant leurs loisirs dans des structures répressives, ceci à titre préventif, et d'établir un ORDRE MORAL. Pour l'occasion, le ministère de la Jeunesse et des

par HELYETTE

Sports travaillait en étroite collaboration avec le ministère de l'Intérieur.

« Jeunesse Sports », revue du ministère de la Jeunesse et des Sports, dans son numéro de mai-juin 1967 expliquait : « Implantés principalement le long des côtes, les centres de loisirs sont ouverts, généralement à tous les jeunes sans exception, de 15 à 22 ans, séjournant aux alentours et qui souhaitent participer à des activités sportives ou culturelles. Ces activités sont organisées par un groupe d'amateurs volontaires, sélectionnés, et dirigés par les chefs de centres, eux-mêmes élus par le directeur du service départemental de la jeunesse et des sports. » Parmi ces amateurs se côtoient : « Sportifs qualifiés, membres d'associations de jeunes, enseignants d'éducation physique, futurs conseillers d'éducation populaire ; une forte participation de policiers, des C.R.S. délégués par le ministère de l'Intérieur et des corps urbains de police, complète la liste des candidats. Les réelles capacités sportives, le dynamisme et le sens de l'organisation de ces dernières catégories d'éducateurs attirent beaucoup de jeunes pour lesquels la peur du gendarme semble définitivement abolie. Il faut souligner au vrai que les gendarmes en question ont troqué l'uniforme pour le survêtement. »

Mme Durand est plus tranquille : ses enfants ont des activités saines et des moniteurs sur lesquels elle peut se reposer.

Selon les besoins les C.R.S. deviennent éducateurs, moniteurs de ski, maîtres-nageurs...

L'Etat s'efforce de donner aux jeunes des activités apolitiques saines, inoffensives dans le cadre du « dialogue ».

En 1967, l'opération « mille clubs de jeunes » lancée par Missouffe fit pousser des « baraquements-clubs-de-jeunes » dans les quartiers ouvriers. Cette expérience tendait « à éveiller les responsabilités de jeunes culturellement délaissés, et même en réaction contre la

société, à être un instrument du développement de leur conscience sociale ». Le ministère a par ailleurs précisé que ces clubs pourraient servir de « point d'appui » à des équipes de prévention de la délinquance juvénile.

Plus récemment, à propos de la campagne antidrogue, le député U.N.R. Mazeau a expliqué le sens politique du réarmement moral de la jeunesse qu'il préconise (« Le Monde » du 18 septembre 1968) : « Il convient de lutter contre les exploitants du vice et les effets de cette exploitation qui permettent la dépravation d'un trop grand nombre de jeunes... Une politique de la jeunesse adaptée aux circonstances actuelles et au monde nouveau dans lequel celle-ci évolue devrait être adoptée. Je souhaite que ceux qui sont l'avenir de la France soient encouragés à organiser de véritables loisirs socio-éducatifs et sportifs afin de les aider à se forger des caractères forts, capables d'assumer les responsabilités de l'existence qui leur attend. »

Comité depuis quelque temps supprime des postes de directeurs de maisons de jeunes de son budget, refuse des subventions. En mai, certaines de ces maisons devinrent des « bastions gauchistes ». Les municipalités gaullistes avaient déjà commencé à couper les vivres ou à jouer le chantage aux subventions.

À la Mutualité, le 20 décembre 1968, Comité déclara : « Les subventions accordées aux maisons de jeunes seront supprimées si dans un délai d'un an ces établissements qui faillissent à leur tâche première, qui était de s'occuper des jeunes, ne sont pas dépolitisés. » Puis poussant à l'action les jeunes de l'U.J.P., il leur lance : « Allez dans les maisons de jeunes pour les assainir, c'est votre rôle ! »

Un autre domaine attire aussi la « bienveillante attention » de nos « C.R.S. de charme » : les camps. Ceux-ci, depuis qu'ils se sont multipliés et qu'ils attirent de nombreux amateurs de vacances « à bon marché », ont cessé d'être ce terrain neutre, sur le bord de la société où filles et garçons échappaient aux carcans des conventions. Ils ne sont plus que des camps de concentration touristiques, où l'on surveille le respect des convenances et des bonnes mœurs.

Une seule solution, fuir tous loisirs organisés, rechercher les mouvements ou les groupes où, entre copains, librement on peut vivre, rire, aimer, chercher, étudier, choisir. Et après, seulement après, il nous reste à savoir si nous voulons continuer notre chemin « en dehors » pour prouver que cela est possible et qu'il existe « autre chose », ou si nous rejoignons « les autres » pour tenter de fabriquer les fausses valeurs qu'on tente de leur fabriquer... De toute façon, les deux attitudes se complètent et il est nécessaire que nos choix soient divers. Mais surtout, ne leur opposons pas, à notre tour, des solutions toutes faites ; que leur donnons pas la « révolution aspirine » ; que leur révèle soit bien la leur et non le fruit de l'absorption d'un catéchisme révolutionnaire ; que leur réponse leur appartienne et soit le reflet de leur pensée propre, de l'originalité de leur « moi ».

Faisons-leur confiance ! Nous l'avons prouvé, ils le réproveront... c'est difficile de « les » prendre jeunes !

Cinéma et aliénation

Produit privilégié de la société industrielle, le cinéma tâche vaillamment d'accéder à la réputation de septième art qui lui a été faite.

Des l'abord, il se distingue catégoriquement des arts traditionnels, par son génèse, par son expression et par son impact. Le cinéma ne suggère point, ne fait pas voir, il voit. Sa neutralité s'impose. Le cinéaste filme la réalité, comment pourrait-il en être autrement ?

Certes, la codification coiffe les arts traditionnels d'une marge de neutralité. Mais cette marge s'efface lors de la rencontre de l'écrivain et du lecteur, du musicien et de l'auditeur, du peintre ou du sculpteur ou de l'architecte et du contemplateur. Deux idiosyncrasies cheminent librement et se rejoignent en ayant la possibilité de se quitter à loisir.

Au cinéma, nous observons le processus inverse. Une image qui a la prétention de la réalité nous est brutalement imposée. C'est l'émotion qui conduit à déchiffrer l'intention de l'image et non comme dans les autres arts, le signe. La dictature de l'image se propose comme matière façonnée par un passé.

Mais cette image n'est qu'une vue et est isolée de son contexte. Elle n'est donc mentalement qu'un reflet. Et nous savons que le procédé mécanique du film oblige à refléter la réalité. Le spectateur se débat donc avec des lettres.

Mais ces lettres nous sont agréables, ils chatouillent notre formidable désir de dédoublement, désir de maîtriser sa vie totalement, de la juguler, bref de la récupérer.

La société autoritaire n'en demandait pas tant. Des gallus émergeront les besoins des citoyens. Besoins factices en réalité car engendrés par les manières de vivre, de penser de la société ayant

au préalable modelé les consciences par les banques, les gouvernements, les usines disciplinées, les journaux, les radios, etc.

Le style est assassiné, il n'y a plus possibilité de développer librement une création idiosyncrasique. Le style, c'est la façon de vivre, d'ordonner, de communiquer spontanément, certes dans une atmosphère coutumière pour que soit le dialogue. Les cinéastes aiment à répéter : « Le style, c'est l'homme » ; ils savent déprécier et miner les apophtegmes de

par Jean-Yves QUEFFELEC

cheddite. Le monde industriel suggère, impose à la réceptivité individuelle l'objet le plus satisfaisant puis infléchit la réceptivité au niveau de la consommation. C'est l'époque des dadas, des stéréotypes.

L'aspect externe du cinéma corrobore son processus interne. Pour la première fois, un art est fonction des lois de l'offre et de la demande. Mécaniquement, les dirigeants — en toute équanimité — dosent, filtrent, mouillent la poudre, empoisonnent, violent les tués.

Dans un tel climat, les stéréotypes s'épanouissent : violence, érotisme pour nommer les plus courants, les plus impérialistes, les plus impérieux. Romarçons que les trafiquants-fabricants ont souillé des termes nobles pour ménager contre pas la violence, l'équivoque. Ce n'est pas la violence — toujours saine, génitrice et non destructrice — qu'on nous propose, mais la brutalité, le massacre, le carnage (conditionnements pour de nouveaux « Verdun »). Pour vivre, la

plante violente la terre, l'enfant sa mère ; l'existence est lutte, sélection naturelle, concours viril et loyal donc violence magnanime, unique. L'érotisme n'existe qu'en fonction de la tendresse et de la sensualité. Il n'est pas description mais suggestion. Ce cinéma ne nous propose que de la pornographie. Une hindoue drapée dans son sari et ne laissant apparaître que ses bouts de doigts et ses chevilles est érotique dans la mesure où notre tendresse la rencontre tandis qu'un nu brutal violant l'écran et en appelant à nos instincts primaires est de la grossière pornographie.

Les trafiquants s'emploient donc à piper les dés, allant jusqu'à fausser des signes dus aux arts traditionnels en raison de l'interaction fatale de toutes les disciplines esthétiques.

Le cinéma nous propose donc une parodie de l'existence conduisant au niveau gouvernemental à un contrôle général, à une récupération pesée. Au lieu d'abonder dans le sens de la vie, de sublimer la vie, de pâles cinéastes servent un Pouvoir, collaborent à une coercition qui digèrera la révolte comme l'amar, la misère comme la liberté.

On a vu que la rupture se trouvait au niveau du langage cinématographique et de sa communication. S'il enfreint les normes, brise le cercle, le probe créateur s'expose au refus de commercialisation, au chantage, à la censure, à l'ultime tentative — celle-ci violente — de récupération.

D'abord il sera nécessaire de parler à un monde réel vu la démission de celui-ci d'ouvrir en fonction d'une honnêteté scrupuleuse — si rare soit-elle. Il faudra planter le film en terre arable tout en dénonçant les stéréotypes commis, les facilités, les abus propres à stériliser les forces créatrices, seules sources de dignité et de libération.

Les pellicules vierges ou volontairement brouillées, floues, les cassures dans les relations des faits d'un Bergman dénotent une préoccupation constante de distanciation ou plus cinématographiquement une volonté de ne pas confondre la réimprovisation des éléments, leur reproduction visuelle et la réalité reproduite. De même la dialectique d'un Pasolini faisant appel à la simultanéité de deux ou plusieurs faits et actions nous permet de nous intégrer au film avec notre idiosyncrasie, notre quiddité.

Les efforts des Bergman, des Pasolini, des Vigo, des Bunuel — quand les pontes ne déforment pas leur contenu — se heurtent à l'angoisse des masses, à leur intoxication. De l'idiosyncrasie la Pouvoir a fait un fantôme, de la communication, un monologue plat et anodin. Aux cinéastes de recouvrer la notion de respect du spectateur, s'ils aspirent à nous libérer du joug barbare tout en se libérant eux-mêmes.

En vente à la librairie Publico :
— L'ANARCHIE —
et
LA SOCIÉTÉ MODERNE
PRÉCIS SUR UNE STRUCTURE
DE LA PENSÉE ET DE L'ACTION
REVOLUTIONNAIRE ET ANARCHISTE
par MAURICE JOYEUX
(L'auteur de « Consultat polonais »)
(Nouvelles éditions DEBESSE) Prix : 15 F

LIBERTÉ NOTRE RELIGION
de Michel Bakounine
Réédition
(Éditions syndicalistes) Prix : 2,50 F

LA TRAMONTANE

La tramontane souffle et déchire. Elle renverse les arbustes et bouscule les barques. Elle dure, 3, 6 ou 9 jours. Les femmes se méfient d'elle en période des règles. Les hommes la redoutent parce qu'elle les décoiffe et les dévoile. Le Midi se tresse à son passage et montre ses plaies et ses croûtes. Il fait son autocritique et parfois son autocadafé. Le feu laisse un désert noir, léger de cendres qu'une pluie soudaine enfouira sous la terre pour la fertiliser.

Le Catalan souffle aussi fort que son vent. Il se bat plus violemment encore dans une liberté qui a l'apprentissage des pierres, la rugosité des Pyrénées à flanc de mer, la chaleur des plaines à vignes et la griserie des alcools un peu lourds. Le Catalan sort le couteau pour tailler l'oignon ou la bedaine. Il a fait le coup de feu à Barcelone ou sur les bords de l'Ebre avant qu'un guépéou, soi-disant allié, ne l'abatte par derrière d'une balle dans la nuque, aux bravos des franquistes. Une manière comme une autre de gagner des croix et des honneurs sans se risquer sur le verglas. Les cadavres trahis ne sentent pas davantage et sont peut-être moins encombrants, même en histoire.

La tramontane ensemence les champs de souvenirs sanglants et de ripailles gaillardes. Les fantômes passent en bande, la sardane dans les tibias. Ils claquent ou s'effondrent. Une découverte fantastique ou grotesque, entre Dalí et Picasso, pour le folklore facile et les touristes qui ne croient plus au tourisme.

Le vin claque du bonnet et tressaute dans les gourdes. Il retourne les bonnes et mousses à la régale, aux bras tendus du rémouleur, le gosier ou ponant. Mais le vin des misères a goût de menthe sauvage, ou de romarin ou de limon. Il est clair comme une humeur, fluide comme une larme, amer de sueur comme une peau de reite. Le vin des vendanges mortuaires, sans couronnes, sans glas, sans procession, dans l'indifférence ou le bannissement; le vin de l'exil qui fleurit l'enfance, filouterie des gouverneurs, filouterie des matons aux bagues politiques, le vin de l'exil est parfois bon à boire pour réussir à l'étranger. Il titre bien, il se débouche dans certains salons, lève une poésie ou une prose qui s'entend bien avec toutes les polices et prospère à maintes bourses. La peau de lapin comme

le vison est un bon placement. Mais ce vin a ses héros, taste-vin honnêtes qui n'ont pas vendu leur cœur pour une galejade.

La tramontane a troublé les fontaines. L'eau se voile de l'ombre des arbres et des nuages en débandade. Les bêtes refusent de boire parce que l'ennemi, celui qui ne parle pas catalan, a trempé ses mains dans la vasque. L'eau s'écoule à la foutaise pour les passants d'un autre pays, l'eau se vend comme un tas de sable, un bout de plage, un cul replet. Au bord de mer l'eau potable est plus chère que la bête; elle est pourtant moins fraîche. Mais la transparence d'une eau bleue sous les regards hypocrites, les mains trop blanches des faux innocents, les pieds saignants de peinture des Christ de banlieue. Le petit cirque a coupé la route des convenances et de l'honnêteté, le petit cirque des promeneurs à la tire entre Perpignan et Figueras.

La tramontane cesse soudain et l'air semble plus léger. Des barbelés rouillent encore sous les immeubles d'Argelès; des camps de vaincus d'une guerre civile sous des camps de bronzés aux barbelés conventionnels mais invisibles. Les slips remplacent le drapeau français, et le ramasseur de poubelles le garde mobile au mousqueton.

La tramontane soufflera-t-elle demain? Toujours? Jusques à quand? Les hommes finissent dans une indifférence vineuse; ils frétilent comme des anchois et comme eux se laissent mettre en conserve. Heureusement qu'une Parisienne d'août, ou une Anglaise, by love, vient de temps à autre troubler leur pétanque et leur faire rentrer les abdominaux. En somme rien que de très banal, à mesure humaine.

Raymond MARQUES.

Les vacances avancent à grands pas. Pensez à demander à la
LIBRAIRIE PUBLICO
les livres que vous emporterez
Vos achats aideront
votre journal
«LE MONDE LIBERTAIRE»
Et toutes les réalisations
anarchistes

★ CINÉMA

par Percy PHLEUR

SOLO Film de J.-P. MOCKY

Par lequel nous est conté les mésaventures d'un « groupe anarchiste ». Ces « anarchistes » ont « fière allure »; celle qu'il fallait pour tenir fonction d'argument à la méthode de la « Bande à Mocky ». Méthode ni exclusive, ni de toute première fraîcheur, consistant en un fil conducteur mince mais solide, agrémenté de fioritures de série noire roccoco, planqué derrière des citations mélo-politiques.

Le rôle de ce bel outil est de mener, de véhiculer « consciemment » ou non, les esprits vers des conclusions « espérées »; en l'occurrence, vers une troisième solution de vie, « la bonne »: « La Conscience de Nouveau Société » made in Giscardland, ni vu ni connu, j'en...brouille.

Les dialogues, malgré une apparente facilité style « Paris-Jour », sont tritonnés, soignés, efficaces, et font passer, successivement ou de concert, les divers participants de cette farce pour des bonasses ou des poufiasse.

Performance accessible à tout bon dialoguiste vicelard, refileur de mots à triple sens et de calembours-paravents d'idée réac'.

La trame de cette « belle histoire » est la suivante:

Bottés (soit par goût du travesti militaire, soit par crainte des ouragans, cyclones, etc., qui ravagent la région parisienne), des « individus » descendent de voiture; après bris de glace, les canons de leurs mitraillettes passés par les ouvertures ainsi improvisées, ils rafalent « méthodiquement »

une assemblée d'hommes et de femmes nus.

A cet instant, le public comprend « magiquement », bien qu'apparemment sans signe distinctif, ces mitraillés ne peuvent être que des « bourgeois » s'adonnant à leur « dévotion favori »: la partouze. (Comme si des parties fines prolétariennes n'étaient pas concevables.)

L'intolérance est bien là, par le fait de ces jeunes fascisants, supprimant ceux qui, sans les gêner, usent de pratiques « particulières » avec des personnes consentantes (pécuniairement ou non).

Intervient ensuite un autre élément indispensable à cette « comédie »: « L'appareil policier », composé de flics « bonhommes », goguenards, papa-gâteau, qui se mettent à cavalier.

Enfin, entre en course le dernier volet: le frère d'un des jeunes, acquiescé à des complices débalonnés, lui-même violoniste-trafiquant de diamants de son métier, que les auteurs de ce navel, pour lui faire tenir le « beau rôle », ont déguisé en « Zorro » semi-conscritaire et malchanceux. (Bon élément si pas voleur, comme le laisse entendre notre confrère « La Croix ».)

La poursuite, qui constitue ce film, peut alors s'enclencher (comme une partie de Flipper).

Tout sonnant si faux, je n'ai même pas pu regarder « ça » comme un « policier ».

P.S. — A ce qu'on dit, la presse « unanime » a fait l'éloge de ce triste film.

Une date à retenir :

**LE GRAND GALA ANNUEL
DE NOS CAMARADES ESPAGNOLS**
aura lieu
DIMANCHE 19 AVRIL 1970
à 14 heures 30

PALAIS DE LA MUTUALITÉ

24, rue St-Victor, Paris-6^e

AVEC UN PROGRAMME SENSATIONNEL

RETENIR SES PLACES

24, rue Sainte-Marthe, PARIS-10^e

En glanant parmi les écrits d'André Breton

La situation du surréalisme entre les deux guerres

Pas un instant, croyez-le, je ne perds de vue qu'il y a Hitler et par lui, sous-tendant les persécutions raciales les plus inexplicables, la reviviscence de certains mythes d'origine il semble bien germanique incompatibles avec le développement harmonieux de l'humanité, qu'il y a Mussolini et, avec le fascisme italien, un hideux prurit seulement justiciable de la brosse de fer, qu'il y a le Mikado, supporté à ce qu'on dit par une clique aliénée pour qui se battre lui apparaissait comme une nécessité religieuse et une fin. Leur volonté d'hégémonie mondiale et la servitude qui résulterait pour nous de leur victoire militaire doivent, sans discussion possible, nous dresser contre eux et nous faire accepter dans toute sa rigueur la loi de la jungle. Toutefois ces trois têtes de la Bête, si plastiquement elles suffisent aux besoins de l'imagerie naïve que requiert la propagande, ne doivent pas nous méduiser au point de nous faire croire qu'en les abattant nous abattons tout le mal. Le mal dont elles sont en même temps générées par lui, que les tenir pour cause de ce mal expose au retour des plus dramatiques désillusions si on ne les tient pas en même temps pour produits de ce mal même. La monstrueuse agitation à quoi ces têtes président, si le plus urgent est de la réprimer on n'en prévient la réveil qu'en prenant conscience de son caractère épihéméral pour pouvoir réagir contre ce qui l'a rendue possible (la pathologie enseigne qu'en présence d'une maladie, le tout n'est pas de lutter contre un symptôme, de produire la quinine contre la fièvre); les hommes sont bien vains d'espérer se quérir de leurs conceptions erronées par le moyen des obus et des bombes incendiaires. En cette matière encore — leur propension à se grouper par camps pour se détruire — on ne peut attendre de cure véritable que de la détermination

du virus et de l'imposition à l'échelle universelle de mesures prophylactiques. Les réserves auxquelles m'astringent ma situation de réfugié aux Etats-Unis ne me permettent pas d'être plus explicite à ce sujet.

Messieurs, cette digression m'a été imposée par le souci de vous montrer comment je ressens la guerre actuelle et, plus généralement, comment elle est ressentie du point de vue surréaliste. Dans la mesure même où elle réclame votre participation à très brève échéance, c'est là je pense, que doit aller tout droit votre interrogation. L'expérience que je puis avoir non seulement de cette guerre mais de la précédente, m'a appris qu'en raison du caractère à la fois atterrant et excitant de ces sortes d'aventures, il est assez peu de pensées qui les surmontent, moins encore de pensées auxquelles elles donnent l'occasion de se remettre. Ou bien ces pensées se désistent ou bien — et c'est encore pis — elles s'embrontent tout entières dans un conformisme à court terme, celui même que tend à propager la littérature des journaux. Je dis que si aujourd'hui une pensée entreprend de rendre compte de sa démarche, même antérieure, la problématique exige que pour commencer elle continue à fonctionner par elle-même et n'est pas victime de la contagion.

Compris pour l'instant encore entre ces limites, déservant toute la zone effective qui s'étend entre ces deux explosions, le surréalisme parcourt un chemin qui va de la répercussion à la vie psychologique et morale de la première catastrophe à l'appréhension rapide de la seconde. Entre-temps, la vie n'en a pas moins repris tous ses droits et c'est à cette contradiction qu'a dû faire face le surréalisme pour proposer un réajustement précipité des valeurs.

Aujourd'hui que la tourmente est de nouveau pleinement déchaînée, il est, hélas, plus facile de comprendre la nécessité de ce réajustement. Encore une fois le réajustement positiviste qui, dans les périodes de calme plat, revient bâiller au-dessus des eaux se voit convaincu d'impuissance et doit fuir, frappé de dérision. Le prétendu « bon sens » qui peut se flatter de n'avoir jamais rien appris est prié de « passer à la fin du mois avec sa facture. Comment? L'humanité se déchire mieux qu'aux premiers siècles, deux générations successives ne voient approcher le soleil de vingt ans que pour être précipitées sur les champs de bataille et l'on voudrait nous faire croire que cette humanité sait se régir et qu'il est sacrilège d'objecter aux principes sur lesquels est fondée sa structure psychique!

Mais qu'est-ce, je le demande, qu'est-ce que la « raison » étroite qui s'enseigne si cette raison doit, de vie en vie, céder la place à la dérision des guerres? Pour qu'il en soit ainsi, ne faut-il pas que cette prétendue raison soit un leurre, ne faut-il pas qu'elle usurpe les droits d'une raison véritable et sans éclipses, que nous devons à tout prix lui substituer et vers laquelle, pour commencer, nous ne pouvons tendre qu'en faisant table rase des modes conventionnels de pensée?

Si je vous disais que devant vous je me sentais pauvre, c'était moins en mon nom particulier qu'en nom des hommes de mon âge. (1)

André BRETON

(1) Discours aux étudiants français de l'Université de Yale, le 10 décembre 1942.

VENDREDI
17
AVRIL
20h.45

Palais de la Mutualité

24, RUE SAINT-VICTOR - PARIS-5^e

(Métro : Maubert-Mutualité)

Gala annuel du Groupe Libertaire Louise Michel

au profit de son Comité d'entraide et de sa presse
avec

GEORGES BRASSENS

Christine BARE

Henri KUHN

DADZU

Paule GUENOLA

Pierre STILL

Les 5 Saisons

ET

Maurice FANON

Allocution de Maurice JOYEUX

à l'entracte Bernard CLAVEL signera son dernier roman

Régie : Suzy CHEVET

au piano : Claude VALERIE

Dès maintenant, il est urgent de retenir ses places. Prix : 12 F

Librairie du journal, 3, rue Ternaux (11^e). - VOL. 34-08 ou ORN. 57-89. -
Salle de location de la Mutualité ou auprès des militants du groupe Louise-Michel
et à l'entrée du spectacle (ouverture des portes à 20 heures).

★ THÉÂTRE

par Dany BONIN

Boulevard russe LA FORET au Théâtre de l'Atelier

La première chose que l'on voit au théâtre, c'est d'abord le public, n'est-ce pas ? Ce qui était inquiétant dans ce public de « L'Atelier » c'était la floraison superbe des cravates, des rangs de perles et des rides poudrées des douairières. Un public de mauvais augure, quoi ! La deuxième chose que l'on voit au théâtre c'est le décor. Inévitablement le décor de « La Forêt » était une forêt, mais une délicieuse et féérique forêt de bouleaux (une réalisation de Michel Alexis), une forêt dans laquelle chantaient le jour d'authentiques oiseaux et la nuit d'authentiques grillons. Toute la poésie du monde s'arrêta là, hélas ! au seuil de cette forêt devant laquelle se déroulait le plus banal et le plus connu des scénarios de boulevard. Je croyais que notre bonne France avait l'apanage du boulevard où le bourgeois a ri ; il paraît que non, les Russes ont aussi le leur. Ostrovski, l'auteur (un Russe comme son nom l'indique) est considéré dans son pays, nous dit-on, à l'égal des plus grands dramaturges de la littérature mondiale. Est-ce que cela veut dire qu'il trône en Russie comme ici dans la tiédeur fade d'un théâtre bourgeois ? Car enfin, tout y est, la jeune orpheline pauvre dont on contrarie les amours, la vieille tante riche, avare et quelque peu vicieuse de surcroît, l'arrivée inopinée d'un frère parti depuis quinze ans, jusqu'au « happy end » infiniment « moral » et apaisant. Sur tout cela une

langue sans surprise, rien de bien neuf en somme. Rendons cependant justice à Ostrovski, cette pièce a été créée en 1871, dix ans exactement après le décret qui mettait fin au servage en Russie. En dix ans l'attitude des propriétaires terriens, de la bourgeoisie n'avait pas eu le temps d'évoluer beaucoup et replacés dans leur contexte temporel certaines répliques devaient être à ce moment-là d'une rare violence. Les moujiks et les pauvres n'y baissent guère la tête. Mais aujourd'hui, que reste-t-il du réalisme moralisant d'Alexandre Dumas fils ?

Le demi-monde, la question d'argent, le fils naturel, qui connaît encore ?

De Scribe, d'Emile Augier, de Ponsard ? Leur succès passé ne suffit pas à justifier qu'un certain public poli, suranné et endormi accepte encore ces fadeurs, ces fideurs molles qui ne suscitent que des rires feutrés et des applaudissements discrets de mains gantées.

Mais aussi est-ce peut-être la faute à Planchon ou à Maréchal si leurs théâtres n'ont donné le goût de ces pièces qui vous trottent dans la cervelle longtemps après, de ces pièces qui vous tourmentent quelques nuits, qui n'apaisent pas, qui ne font pas d'une soirée au théâtre « une agréable soirée avec les Dupont »... « La Forêt » ne me frotera pas longtemps dans la cervelle, à moins que cette idée insidieuse ne se glisse en moi de savoir pourquoi les bourgeois russes sont aussi bêtes et béats devant un bon boulevard que nos bourgeois nationaux. Et puis, quand même, c'est dommage pour Julien Guioimar et Henri Labussière de ne pas mettre leurs extraordinaires dons d'acteurs au service d'un théâtre vivant ! Que ne pourraient-ils pas, quand à eux seuls, ils illuminent toute la pièce, font la nique aux bourgeois, rotent sur scène avec tant d'art ? La compagnie des Quatre Saisons mérite mieux qu'un auteur mort et un public momifié.

Vient de paraître :

Le tambour
de Bief
de
Bernard Clavel

Editions Robert Laffont. - Prix : 18 F

★ VARIÉTÉS ~~~~~ A BOBINO

Marie Laforêt - Jacques Debronckart - Gilles Dreux

Elle est rentrée dans la chanson comme on entre dans un salon à l'heure du thé, avec des attitudes de femme du monde, élégante et racée. Elle a déployé ses féminines séductions, langueurs, charme savant, sourires et gestes lascifs. Tout a été étudié, réglé au quart de tour. Ah ! Qu'il est désagréable d'ouvrir une porte sur la « méchanceté » alors qu'on eût été ravi d'écrire quelques bonnes phrases sincères sur le tour de chant à Bobino de Marie Laforêt, artiste sympathique dont les disques nous ont souvent charmés... A vrai dire, il n'y a pas de tour, il n'y a pas de vedette. Il y a sur scène une délicieuse et jolie poupée qui sait jouer des cils, qui a une voix ravissante, mais qui se complait dans un tour de chant confidentiel, un tour de chant « brésilien », avec orchestre « brésilien » et gestes adéquats.

par Suzy CHEVET

La chanson c'est la rencontre heureuse d'un texte et d'une musique, c'est l'expression d'un cœur trop plein de bonheur, de joie, de révolte, de douleur ou de mélancolie ; la chanson doit être dans son expression empreinte de spontanéité, de sincérité. Elle n'a rien à voir avec les chansons maniérées, froides, monotones que nous sert actuellement à Bobino la toute gracieuse Marie Laforêt.

Heureusement, il y a une première partie solide qui nous console de notre ennui. Deux amusants présentateurs incisifs, mordants qui ont des sketches irrésistibles qui ne froient jamais la vulgarité : Muller et Ferrière, qui savent se renouveler.

Jacques Debronckart est un chanteur-compositeur interprète dont le talent ne s'arrêtera pas là. L'entendre, « c'est un plaisir de roi ». En quelques chansons, il a conquis par la richesse de ses textes, sa sincérité, sa vérité, le public de Bobino qui l'applaudit frénétiquement chaque soir. Pas de mièvrerie ; de l'authenticité. Il donne nerf et âme à ses belles chansons.

Puis voilà Gilles Dreux. Avec sa forte carrure, sa haute silhouette, on dirait qu'il veut attraper le ciel ; le ciel aussi bleu que ses vivifiantes chansons.

Il jette les mots avec une ardeur enjouée. Ils claquent comme le vent dans la ramure. Une belle tête à la Dumnaeus, un gars vigoureux et sain aux yeux pleins de malice qui empoigne la chanson en lubrifiant tout ce qui l'entoure. Il tire sur sa voix en évoquant la joie de vivre, le bonheur agreste avec des vers qui évoquent les plaisirs simples de ce bas monde. Puis tour à tour la voix se fait plus tendre ; on a envie en l'écoutant, de courir vers les bois, de cueillir l'églantine.

Sa bonne humeur communicative brûle comme la flamme de ces feux de bûches qu'on allume en forêt et qui réchauffe autant le cœur que les membres.

Ses chansons les plus mélancoliques, mais jamais tristes sont un sourire ourlé de pleurs. La route du succès s'élargira pour Gilles Dreux. Nous lui souhaitons de tout cœur.

★ DISQUES

par Jean-Ferdinand STAS

Sorti de l'ombre « à la force du poignet » il y a cinq ans grâce à « Adélaïde » (petit chef-d'œuvre tant par la musique que par le contenu psychologique), Jacques Debronckart poursuit une carrière sans histoire. Sans histoire certes mais trop effacée à mon goût eu égard à la valeur de l'artiste. Debronckart est de ceux qui aiment le travail bien fait, ses disques ne comportent jamais de chansons de « remplissage » même s'il aborde le genre léger, dans chacune il apporte quelque chose. Alors que de nos jours beaucoup atteignent le vedettariat avec une indigence de moyens qui défie le bon sens, voilà un garçon possédant une belle voix, bon musicien, excellent parolier, qui reste ignoré de la grande foule.

Sans doute faudra-t-il qu'un producteur courageux prenne conscience de sa valeur pour le pousser un peu sur les ondes magiques qui, de nos jours, sont le véhicule du succès.

La marque C.B.S. vient de sortir un 33 tours de Jacques Debronckart (S 63.529). Ce disque vaudra-t-il à son auteur la place qu'il mérite ? Cela me surprendrait car sur les douze chansons qu'il comporte, aucune ne verse dans la vulgarité ou le mauvais goût, tant prises par le grand public, celle qui donne son titre au disque s'intitule « J'suis heureux » et brosse en raccourci un parfait tableau de notre

société de consommation. Les autres sont de la même veine, j'ai particulièrement goûté « Ernest, un coup de blanc », où les méfaits des ordinateurs qui seront demain « les princes qui nous gouvernent » sont contés par le menu.

Tous les genres sont rassemblés dans ce disque mais toujours avec un souci d'indépendance qui n'est peut-être pas absolument libératoire mais indique un individualisme de bon aloi. La chanson d'amour y figure en bonne place mais traitée de façon originale et rétro. Partout on trouve de fines allusions qui reconforment, par exemple l'auteur a glissé dans « J'ai froid », morceau amusant de virtuosité linguistique, qu'il est parfaitement heureux, lui trileux, que d'autres que lui aient fait Stalingrad et la Bérésina.

On sent dans chaque tranche de vie, sous-jacent ou ouvertement exprimé, un engagement qui ne peut que faire plaisir à nos cœurs épris de justice. Dans « La liberté », il affirme en conclusion ce que nous ne cessons de répéter, à savoir qu'elle nécessite un combat permanent pour l'obtenir et la conserver.

Les quarante bonnes minutes de cet excellent disque se terminent dans l'enthousiasme de l'auteur qui clame : qu'elle est formidable « la jeunesse d'aujourd'hui » qui dit non au canon, oui à la vie.

« LA RUE n° 7 »

PARAITRA PROCHAINEMENT

Revue culturelle, littéraire, d'expression anarchiste
éditée par le groupe libertaire Louise-Michel

Parmi les articles, études, chroniques, il faut déjà retenir :

Un article de Bernard CLAVEL,
— de Léo FERRE,
— de Jeanne HUMBERT,
— de Maurice FROT.

Une étude sur les « travailleurs émigrés »,
— sur les « réformistes révolutionnaires »,
— sur les « égarements philosophiques »,
— sur le matérialisme historique et la révolution énergétique,
— sur le Monde arabe.

Une biographie détaillée de Sébastien FAURE.

Tous les numéros de « LA RUE » depuis sa parution sont en vente à la librairie Publico.

Abonnement : 4 numéros 22 F - Abonnement de soutien : 4 numéros : 30 F.

Tous renseignements utiles à la Librairie Publico.

Prix : 6 F l'exemplaire

LA LIBERTÉ, NOTRE RELIGION
 de Michel BAKOUNINE

(Traduit de l'allemand avec une introduction de J. Barrué)

(Les Editions Syndicalistes)

Voilà un texte important. Son sous-titre « La réaction en Allemagne (1842) » le situe dans le temps, mais il a une histoire que dans son excellente présentation, Jean Barrué nous conte. Bakounine à cette époque appartient encore à ce qu'il convient d'appeler « la gauche hegelienne ». Ce texte paru dans les « Annales allemandes » était jusqu'à aujourd'hui inédit. C'est un travail sur la dialectique, les contradictions et leurs dépassements. Dans ce domaine, Bakounine n'apporte pas grand-chose de nouveau, encore qu'il ait bien senti tout ce qu'il y a de « fabriqué » dans la fameuse trilogie — *thèse, antithèse, synthèse*. Barrué dans sa préface a parfaitement vu le problème. Les thèses antagonistes ne se fondent pas, mais l'une détruit l'autre. Il en est d'ailleurs de ces disciplines de raisonnement, que ce que les modes intellectuelles veulent bien leur accorder.

Ce qui est intéressant dans cet ouvrage de jeunesse, c'est justement de voir se dessiner ce refus de la conciliation, qui finalement sera l'aboutissement du marxisme. Et par ce côté, Bakounine annonce Kropotkine qui confiera à l'anarchie son caractère universel. La phrase qui clôt le texte peut encore aujourd'hui servir de règle au mouvement révolutionnaire et anarchiste.

« Ayons donc confiance dans l'esprit éternel qui ne détruit et n'annule que parce qu'il est la source insoufflable et éternellement créatrice de toute vie ! La volonté de détruire est en même temps une volonté créatrice.

L'inconvénient de ces travaux, c'est que le lecteur est obligé de se reporter dans le temps où ils furent construits pour en suivre le fil. La préface de Jean Barrué est en ce sens exemplaire que la lecture s'en trouve simplifiée. Mais en dehors de cette tâche, que trop de présentateurs oublient, Barrué a su nous donner sur la dialectique quelques idées qui devraient bien être réfléchies par nos jeunes intellectuels anarchistes qui se laissent trop facilement prendre à des acrobaties intellectuelles.

LE TAMBOUR DU BIEF

par Bernard CLAVEL

(Ed. Robert Lafont)

Ce nouveau livre de Bernard Clavel est, comme toujours chez cet auteur, une somme des réactions

de gens du peuple placés devant des problèmes moraux que la civilisation pose à leur conscience.

Drame de l'authenticité « Le Tambour du bief » est également l'histoire d'une amitié dans un milieu populaire. Les thèmes sont simples, les décors aussi. La rivière, tout cela relié par des mots choisis avec bonheur. Le n'ici jamais tant compris qu'en lisant Clavel, la réflexion d'Anatole France « La littérature c'est la simplicité ».

Puis il y a les êtres. Ceux-là nous les comprenons. Leur langage est celui de tous les jours, leurs hésitations à bien situer les événements sont les nôtres. Leurs grosses joies, leurs minces peines nous les ressentons. Clavel campe des types qui semblent avoir une autonomie et puis insensiblement ils se rapprochent, ils se fondent jusqu'à faire une communauté dont chaque élément même, s'il peut vivre à part, ne prend sa dimension qu'éclairé par la démarche des autres.

Aucune grandiloquence, aucun préchi-prêcha. Un fond profond d'humanité que le dialogue simple, la peinture à petites touches du milieu impose et qui se dégage d'une réverie poétique où l'auteur plonge certains de ses personnages.

J'ai aimé ce livre de Bernard Clavel qui est dans la lignée de « L'Espagnol » ou « Du Voyage du père ». Chaque écrivain a dans la tête une fresque qui englobe tout le monde palpable et mesurable qui l'auteur et Clavel n'a pas échappé à cette règle. Cependant de ses grands anciens on relit facilement « Jean Barois » ou encore « Colas Brugnon ». C'est je crois ce qui risque d'arriver à ce roman de qualité « Le Tambour du bief ».

ENFANT D'HER
 NEFISSA ZERDOUMI

(Ed. François Maspéro)

Voilà un ouvrage qui intéressera tous les éducateurs et dans nos milieux anarchistes ces problèmes de l'éducation ont passionné des générations de militants.

Nefissa Zerdoumi est Algérienne. Elle a pris conscience de sa condition de femme. Elle nous introduit dans le monde de la tradition musulmane qui se forme autour de la femme et de l'enfant. Son ouvrage nous permettra de mieux comprendre la force de ces traditions millénaires, leurs complexités.

Le monde de l'enfance est observé dans ce livre avec objectivité et l'auteur essaie de comparer cette éducation et son caractère spontané avec les méthodes scientifiques modernes. Les rapports des enfants avec les parents. La différence entre les sexes. Les

rapports de la religion et de la morale. La peur, facteur d'éducation. Les rites, le milieu, rien n'est oublié pour nous faire comprendre le développement de l'enfant musulman.

Dans une excellente préface, le présentateur nous met en garde contre les conclusions prématurées qu'on pourrait tirer d'une telle éducation, pas tellement différente de celle que recevaient les enfants européens au siècle dernier. Il n'a pas tort, mais il est bien difficile de refuser la comparaison entre une civilisation et l'éducation religieuse que sa jeunesse éprouve.

Il est vrai, et cela est parfaitement désagréable, qu'aujourd'hui pour l'Islam comme hier pour les juifs, il n'est guère possible de faire une remarque sur une coutume sans se voir immédiatement accusé de racisme. A quand le racisme de l'antiracisme ?

De toute manière un livre excellent qui nous fait mieux comprendre l'absence d'un mouvement révolutionnaire authentique dans les pays arabes.



COLLECTIONS POPULAIRES

- Les vertes collines d'Afrique, d'Hemingway (L.P.). Même ceux que les histoires de chemise fatiguent, liront ce livre avec intérêt. Les descriptions de la brousse et de ses hôtes sont d'une simplicité somptueuse et en font un chef-d'œuvre du genre.
- La tragédie de l'énergie, Stéphane Lupasco (« Casterman P. »). Voici un inédit dans une collection de poche. On ne peut raconter cette thèse sur l'énergie, où l'auteur, au nom de la science expérimentale, et en s'appuyant sur les découvertes scientifiques récentes, réfute le structuralisme. De toute façon, et même pour un profane, ce livre ouvre des perspectives nouvelles sur le comportement.
- Le voyageur imprudent, René Barjavel (L.P.). Voici un roman fantastique et de science fiction dû à la plume d'un écrivain de qualité. Même si l'on croit difficilement à l'histoire qu'on nous raconte, l'ouvrage, qui tranche avec ce genre de littérature, nous introduit dans un monde qui fait rêver.
- La vallée qui chante, d'Elizabeth Goudge (L.P.). Voici un classique de la littérature anglaise. Il s'agit d'une histoire féerique où l'enfance et la marine, nerf de l'empire britannique, sont étroitement mêlées. Littérature de bons sentiments qui a marqué une époque.
- Contes de pluie et de lune, par Akinari (L.P.). Voici la traduction d'un auteur japonais célèbre du XVIII^e siècle. Il s'agit d'un recueil de contes où le fantastique se mêle à la vie courante. Le traducteur nous informe que le style de cet écrivain japonais marque une révolution de la littérature de ce pays. Et c'est là, naturellement, l'intérêt majeur de cet ouvrage.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les pairez pas plus cher et vous nous aidez
 3, rue Ternois, Paris (11^e)
 C.C.P. Paris 1289-15
 Téléphone VOLTAIRE 94-08

HEURES D'OUVERTURE :
 13 h à 19 h
 Samedi, de 10 h à 19 h 30
 Fermeture : DIMANCHE LUNDI
 ET JOURS FERIES

ÉCRITS SUR L'ANARCHISME

ANSAT PIERRE : Sociologie de Proudhon .. 11 Marx et l'anarchisme .. 44	ARCHINOFF : Le mouvement makhnoviste .. 24	ARMAND : Sa vie, sa pensée, son œuvre .. 16	BAKOUNINE : Dieu et l'État .. 5 Fédéralisme Socialisme .. 12
BONTEMPS : L'homme et la liberté .. 8 L'anarchisme et le réel .. 10	DOMMANGET : Le chapeau rouge .. 30	ERNSTAN : Valeur de la liberté .. 7	FAURE SEBASTIEN : Mon communisme .. 8,50 L'imposture religieuse .. 7
GUERIN : Ni Dieu ni Maître .. 45 L'anarchisme .. 3,80	HEM DAY : Autour d'un procès Inde sociale - philosophie .. 8	JOYEUX : L'anarchie et la Société moderne .. 15	LECOIN Louis : Les cours d'une vie .. 18 Les anarchistes espagnols et le pouvoir .. 29

RECLUS Paul : Les frères Reclus .. 7	VOLINE : La Révolution inconnue Prix : 35 F	SURREALISME ARTHAUD : Lettre à Genica Athanasio .. 26	BRETON : Le manifeste du surréalisme .. 3,80 La clé des champs .. 25,45 Anthologie de l'humour noir .. 29,30 Les pas perdus .. 3,80 Nadja .. 14,50
CREVEL : L'esprit contre la raison .. 3	BURROUGHS WILLIAM : Le ticket qui explosa .. 26,25	MANSOUR JOYE : Le bleu des fonds .. 18,50	MICHAUX Henri : Passage .. 22 L'infini turbulent .. 24,65 L'espace du dedans .. 23,05 Les grandes épreuves de l'esprit .. 17
PELLER CLAUDE : Le journal blanc du hasard .. 26,25	PERET BENJAMIN : De derrière les fagots .. 18	TZARA TRISTAN : L'homme approximatif .. 4,40	PHILOSOPHIE PSYCHOLOGIE BALAZS ETIENNE : La bureaucratie céleste .. 30

VERS la libération .. 19,50 La fin de l'utopie .. 8,50 Raison et révolution .. 25	NIEL MATHILDE : Le phénomène technique .. 3,10 Psychanalyse du marxisme Le drame de la libération de la femme .. 13,90	TEPPE JULIEN : Idole Patrie .. 21	THOREAU : La désobéissance civile .. 8,25
LE MOUVEMENT OUVRIER BRECQ : La grève générale .. 9,90	DOMMANGET : Auguste Blanqui .. 38	DOLLEANS : Histoire du mouvement ouvrier : de 1830 à 1871 .. 15,90 de 1871 à 1920 .. 15,60 de 1921 à nos jours .. 18	MAITRON : Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. Tome 1 .. 48 Tome 2, 3, 4, 5 .. 57 Tome 6 .. 70
MAI 68 COHN-BENBIT DANIEL : Le gauchisme .. 15	NIEL MATHILDE : Le mouvement étudiant .. 7	SEXUALITE GUERIN DANIEL : Essais sur la révolution sexuelle .. 19,50	REICH WILHELM : La Révolution sexuelle .. 28 La fonction de l'orgasme .. 20,10

LES ENFANTS DE BARBIANA : Lettre à une maîtresse d'école .. 16,60	VASQUEZ-OURY : Vers une pédagogie institutionnelle .. 18,80	MONTESSORI : L'enfant .. 6,50	POESIE BACRI ROLAND : Refus d'obtempérer .. 9
KOTTELANGE CLAUDE : Le mauvais sang .. 3 Le chien de garde .. 6 Comment dire ce peu .. 9	LAISANT MAURICE : Flammes .. 6	MERIC PIERRE : Un havre entre deux nuits .. 6	VIAN BORIS : Je voudrais pas crever .. 7,50 Le dernier des métiers .. 6,80
BROCHURES BAKOUNINE : Liberté, notre religion .. 2,50	BALKANSKI : L'anarchisme et le problème de l'organisation .. 2	BARBUE JEAN : Stirner et l'éducation .. 3	BARBE A. : Où va notre civilisation .. 3 L'individualisme social .. 4

CAMUS : L'étranger .. 7 La peste .. 3 CLAVEL BERNARD : Les fruits de l'hiver .. 24 La maison des autres .. 24 Le cœur des vivants .. 20	CHABROL : La guesse .. 22 Les rebelles .. 20 L'embellie .. 22 Les sœurs d'outre-temps .. 28,35	CELINE : Ridotto .. 20	CLEBER J.-P. : Paris insolite .. 8,50
DARIEN GEORGES : Le voleur .. 10 Bus les coeurs .. 7,50	D'ARTEUIL BAUDE : Suis-je un criminel ? .. 13	DIETRICH LUC : L'apprentissage de la ville Le bonheur des tristes .. 7,50	FROT : Le roi des rats .. 19 Nibergue .. 19
GRENIER ROGER : Le palais d'hiver .. 12,50	JOYEUX MAURICE : Le consulat polonais .. 6,20	MICHAUD RENE : J'avais vingt ans .. 15	MILLER HENRY : Scelus .. 90 Plexus .. 5 Nexus .. 4

DELIGNY : Les varabonds efficaces .. 14,42	C. FREINET : Les techniques de l'école moderne .. 7 Pour l'école du Peuple .. 6,15 Essai de psychologie sensible .. 14,50 L'éducation du travail .. 23,20	FREINET ELISE : Naissance d'une pédagogie populaire .. 21,60	KRISHNAMURTI : De l'éducation .. 9
SAVIGNY - LECOIN - COTTIN : BARBE BEVENT : Les anarchistes et le cas de conscience .. 2	WALTER NICOLAS : Pour l'anarchisme .. 2	ROMANS BRASSENS GEORGES : La tour des miracles .. 9,50	SUR L'ART RAGON MICHEL : 25 ans d'un vivant .. 40

AU ROYAUME DES LANGOUSTES LES CRABES SONT ROIS

Vingt dieux, sans dieu ! Y'a d'anarchie dans l'air, chacun y va du bout des lèvres certes, cela fait bien plaisir. Sur les ondes même, on se laisse aller à critiquer la société de consommation entre deux publicités, bien sur, noyant le poisson. Couvert par le bruit des machines qui hurlent : « Achetez ! achetez ! »

« Ni dieu ni maître » chante un chansonnier de talent, la clientèle applaudit, le monte aux nues, le défie même : « M'sieur Léo, un autographe. » Ils n'ont rien pigé. Plus rares sont ceux semblant comprendre les critiques énoncées. La critique sociale est devenue spectaculaire.

Le cinéma est devenu la messe pour beaucoup, toute parole a l'air de devenir intelligible pour la foule. La force d'inertie et de l'habitude est bien ce qui pèse le plus lourd du côté négatif d'une société ayant plus d'un tour dans son sac pour survivre. Et pourtant, ça bouge de partout, les appels des cons de contestataires ne se comptent plus. Il y a le trouble dans les têtes et surtout dans les porte-monnaie. C'est trop souvent du genre « Les pouvoirs publics ne s'occupent pas de nous ».

Dans d'autres endroits, certains cherchent bien à mettre des portraits de « Che Guevara » derrière celui du Christ. Des jésuites en Italie réclament le divorce avant même d'être mariés, montrant une vision à longue vue de leur devenir.

Ainsi dans les milieux les plus inattendus le trouble surgit. Laisant un goût amer pour ceux qui apprécient le doigté de la technique dite « Edgar Faure » ; un vieux truc, d'ailleurs : On ne se met jamais contre : on prend les devants en ayant l'intention, bien sûr, de tirer la couverture à soi et de réformer le bouzin en dernier ressort. On n'hésite pas à colporter la calomnie, on même la pânique pour le moindre choc policiers-étudiants.

Trop souvent la jeunesse prête le flanc, fait des erreurs, mais n'est-elle pas le produit de ses parents ? qui, eux, font bien peine à voir.

Les commerçants envisagent de refuser de payer l'impôt qu'ils ont déjà soutiré à leurs clients. Les flics manifestent (en ordre) comme à la chute de la IV^e République. Les camionneurs empêchent les vacanciers de prendre la route ; un tas de contestataires eux aussi ; des nantis ? de tout... qui ne feront pas la révolution à Pâques ou au 1^{er} mai : c'est vacances ! La société le sait bien, ça pourrait seulement se révolutionner le jour de la grève de l'essence. Alors là l'unité nationale serait reformée ; un coup à redébarquer à Suez, je ne vous dis que cela !

On a bien besoin d'une « critique radicale », entend-on. Ah ! oui, mais à une condition, plutôt à deux, même à trois.

1^o Celle de faire sa nuit du 4 août pour l'abandon de ses privilèges ;

2^o Ne pas tomber surtout dans la démagogie ;

3^o Avoir l'esprit « critique », ce qui en demande plus d'une. Car démonter la société pièce par pièce est bien beau, mais une telle critique sans éthique, et la pratique de ceux qui ne croient à rien, comprenant la marche de la machine, ne changent pas de vie ni de comportement et finissent par en profiter tôt ou tard. Toute l'histoire du mouvement social l'a bien démontré. Rien n'est plus dangereux qu'un ancien révolutionnaire récupéré par la société, comme les escrocs font souvent de bons comptables, le braconnier fait un bon garde-chasse. Ayant compris le fonctionnement de l'affaire ils deviennent pire que les autres. Les hautes sphères sont remplies d'anciens chambouleurs, c'est le sang neuf, sa survie à la société, sans trop de conscience ils font des merveilles. C'est pour cela que nous préférons les révolutionnaires bons garçons quand aux autres ils sentent trop le gouvernement. Ils finissent par trop se prendre au sérieux à y croire, c'est le pire, consciencieux parfois ils mettent un souci constant

à étayer leurs lubies. Le temps venant, cela donne des : « Pas de licenciements dans l'aliénation ».

Ou comme il y a quelque temps : « Des moteurs français ! » faisaient-ils gueuler aux ouvriers de l'aviation menacés de chômage. Depuis ils en ont fait, on les réfilit à Franco, lui aussi devenu pro-arabe, soutient la Libye et n'est pour ainsi dire pas attaqué au moment où le Bravo de Lopez a rendu visite au gouvernement français, car l'impérialisme a des raisons que la raison ignore, mais que commande la politique, autrement dit une affaire de guichets, rien d'autre !

Chose curieuse, l'anti-impérialisme, pour un Duclos par exemple, consommateur de whisky, pour ses artères, c'est ce qu'il nous a confié dans l'« Huma » dernièrement. Si vous rigolez, sûr qu'il vous répondra : « Le whisky est d'origine écossaise ».

Ah ! cette dialectique ! dans son cas, c'est du snobisme. Et c'est ce qui fait le plus de mal présentement dans la question sociale.

Snobisme, démagogie : entre quatre yeux, l'homme en convient, mais dans ses actes pris en bloc, il fait le contraire.

Une démagogie dont on nous a rebattu les oreilles fut celle de : « La fin de l'université », l'école buissonnière pour beaucoup, la fin des fabriques de cadres, une chouette idée pour tenir le moral. Mais les boîtes à curés s'augmentent d'autant. Les écoles privées multiplient leur chiffre d'affaires. Les parents casquent les enfants, trinquent à la santé de l'Eglise qui n'en avait jamais demandé tant et prévu tout.

par Pol CHENARD

Les cours du soir se prennent partout au bureau, dans le métro, debout, couché.

C'était à prévoir et à cette heure on en est chez les grosses têtes, d'ailleurs, à de bonnes initiatives : A rendre service aux émigrés en leur comptant leurs fiches de paie.

En revenant aussi aux réformes les plus tantes : « Les crèches sauvages » qui font fureur et ainsi de l'école buissonnière ils viennent à refuser le sirop de la rue aux moins de 6 ans. Et pourtant « la poésie est dans la rue ».

Sans compter que ceux-là manifestent avec les femmes et les enfants d'abord, et surtout devant. Les bureaucrates en deuxième ligne comme en 1914. « Si tu recules, je suis là pour t'en empêcher à coups de biberon derrière les oreilles ».

Le jésuitisme n'a fait que croire depuis l'instruction obligatoire, chacun, de ce fait, à la passion de la démagogie et du téléguidage. Tout cela finit par enrégimenter ceux qui cherchent des garanties. Le PSU est pour l'unité avec tous, sauf ceux pratiquant la provocation. On fait la courte échelle aux insignifiants au moment où il faudrait encourager les initiatives. Dans un temps où la créativité n'a jamais été autant revendiquée, mais peu pratiquée peut-être parce qu'elle n'est plus que jamais nécessaire à l'époque du nivellement des consciences et des goûts. Question créativité dans le domaine du pionnage alors, là y'a de l'idée, rarement vu tant de pouvoirs publics, de la casquette à la main, des tas par cent balles. A tous les niveaux des petits aux grands.

Même dans les organisations de bonheur public et obligatoire, c'est à celui qui ne veut pas casquer, ils prendraient bien la carte, mais c'est trop cher. Ils se contentent de voter, c'est gratuit. Après, bien sûr, ça coûte. Ils font à l'économie et se méfient des bureaucraties juste à la hauteur du morlingue.

Ils sont les plus belles fleurs qui poussent sur le système, nés clients, méfiants en diable

tellement à force d'hésitations : ils prennent au sérieux la dernière des bourdes.

Dans un pareil Etat, s'ils possédaient une dialectique, on se demande ce que cela pourrait donner. Cela rejoindrait certainement le spontané récupéré au niveau des pieds de chaise. C'est bien de cette théorie dont il est question en ce moment, l'idéologie montante dominante ; du savoir à tempérament, contenant comme hors-d'œuvre : les 24 volumes de Marx, payables en 6 traites, en 1 an, à intérêt composé, livrés sur étagère amovible ça meuble.

Chez eux du goût pour la famille traditionnelle, d'une façon pratique seulement, car peu de gens l'ont en estime. C'est le côté économique qui détermine le tout. Ouais... enfin quoi l'économique. Nous l'avons bien pu remarquer que la vente des immeubles et appartements, comme le frigo bien à soi, la bagnole bien à soi, à resoudre la famille sans tout cela, elle tremblait sur ses bases. Le standing a fait de bien belles choses, que de démissions pour un tour de périphérique et une balade à Fontainebleau le dimanche.

Ils nient l'amour, les écrivains en vogue ont pris le vent. Ils rigolent à son évocation ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de supporter, des journées entières, des chansons bêtasses sur le sujet sans protester et, parfois, sans s'en rendre compte.

Dans tous les cas, généralement, complète séparation entre la pensée et l'action, s'il y en a un où cela se rejoint c'est que vous avez véritablement affaire à un non-conformisme ou, dans d'autre sphère, à un snob qui a les moyens.

Remarque sur le séparatisme, qui est dû à Proudhon, non à Marx, qui l'a repris après, cela date pourtant de bien plus vieux.

Enfin quoi ! fait remarquer par Proudhon, qui n'avait pas voulu rester à l'université, et recopié par feu Marx, étant devenu docteur.

C'est notre participation à nous pour porter le trouble dans les comprenettes. La cohérence dans la confusion étant portée à son plus haut point, ce n'est pas à nous de sauver la sociologie dominante, mais à proposer sa fin.

La fin au point de nous donner des complexes de supériorité, des névroses en termes répressifs.

Car nous estimons inepte de croire sans rire à la concentration des monopoles solidisant à démarrer depuis un siècle. Des observateurs fûtés, en 1936, annoncèrent au peuple qu'elle était aux mains des 300 familles, le mur d'argent contre lequel on ne peut rien faire et de concentration en concentration aujourd'hui, en 1970, ça doit être aux mains tout juste d'un célibataire.

Lequel est-il, où le trouver ? Personne n'en souffle mot.

Et leurs continuateurs, constatant l'accélération des cadences qui s'accroissent de plus en plus, à croire enfin que le temps travail est compressif à l'infini, on en passe du pas sérieux, puis au sérieux. Beaucoup acceptent sans broncher. Les mauvais bergers sont parfoi accusés. Mais tous les autres, avec leur ignorance à l'égard d'eux-mêmes, suivant le spectacle décrit plus haut, d'un oeil morne, ou ils semblent se complaire. Elle apparaît à la source de toutes les misères, sous le fouillis des routines, des messes, des mots récités.

L'individu réagira-t-il toujours sur ses premières impressions ? Aura-t-il le courage et la volonté de faire le nécessaire pour cela ? Sera-t-il toujours la proie des démagogues, du snobisme, de la clownerie ? Qu'il ait enfin foi en lui-même, qu'il se forge un idéal ou alors rions et ne faisons plus d'enfants.